

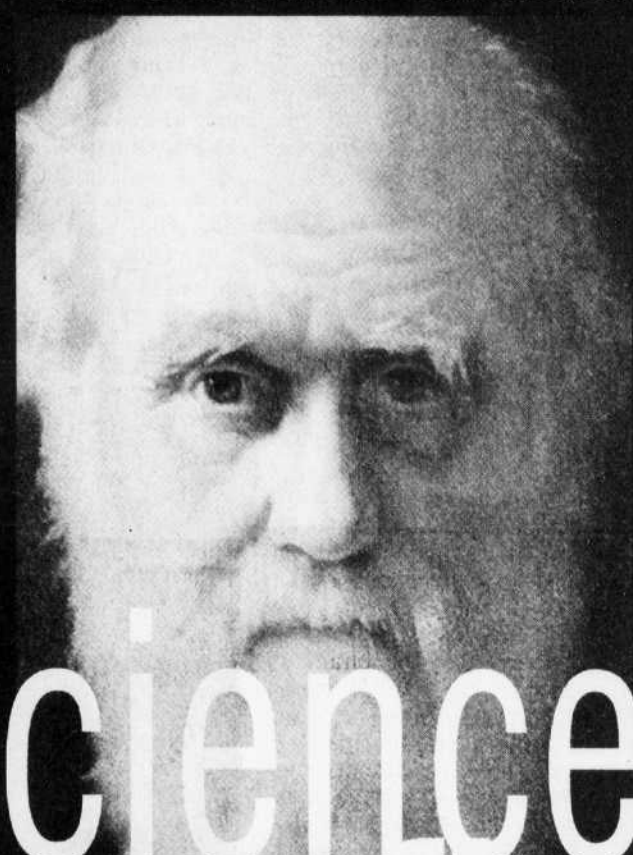
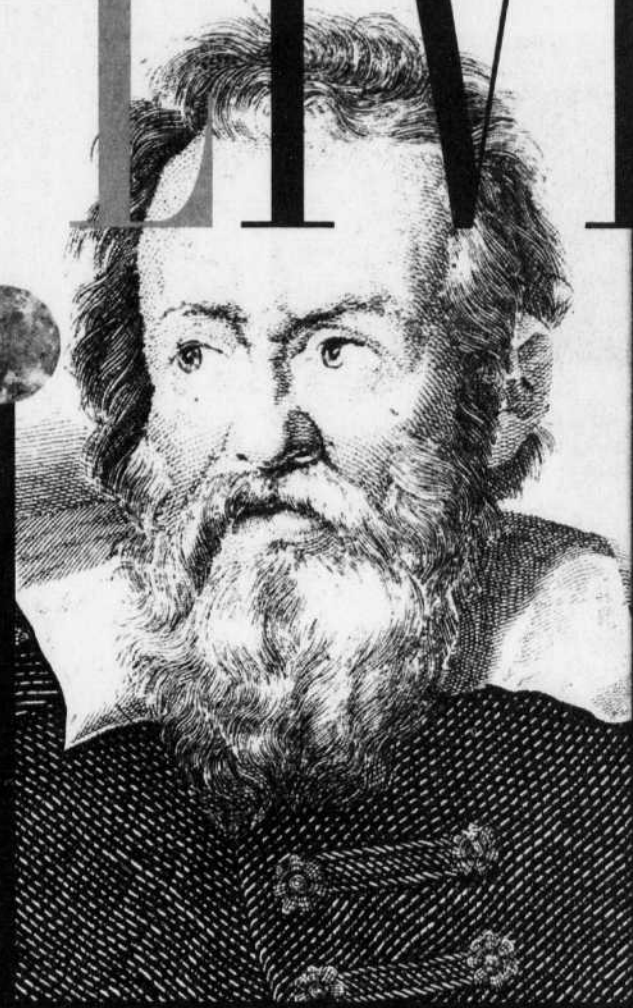


LITTÉRATURE
Kundera, écrivain debout
Page F 5



HISTOIRE
Marcel Trudel en rappel
Page F 8

LIVRES



La science en fictions

Littéraire au pays de la science, Jean-François Chassay plaide, dans *Si la science m'était contée*, pour une conception de la vérité qui ne craint pas l'imaginaire.

LOUIS CORNELIER

L'un, Giordano Bruno, meurt sur le bûcher pour ses idées. L'autre, Galilée, est condamné par l'Inquisition pour nous avoir appris à lire le ciel. Le troisième, Newton, cherche encore la pierre philosophale, alors que ses travaux sur la gravitation jettent les bases de la science moderne. Darwin, lui, avoue que révéler ses pensées sur l'évolution «équivalait à confesser un meurtre». Marie Curie, pourchassée par la presse de droite pour adultère, meurt les mains brûlées par le radium. Einstein révolutionne la science, mais, parce qu'il est pacifiste, est traqué par le FBI. Oppenheimer, enfin, l'homme au chapeau qui évoque le champignon nucléaire, lit *Les Fleurs du Mal* en inventant la bombe. Ces scientifiques, c'est une évidence, sont romanesques, et les auteurs de fiction n'ont pas manqué de le remarquer en les transformant en personnages mythiques.

Pour le littéraire Jean-François Chassay, spécialiste des avatars fictifs de ces grands scientifiques, cette récupération est réjouissante parce qu'elle donne souvent de sacrées bonnes histoires. Mais il y a plus. Dans *Si la science*

m'était contée – Des savants en littérature, un essai publié dans la prestigieuse collection «Science ouverte» des éditions du Seuil, le professeur de l'UQAM livre un plaidoyer senti en faveur d'une expérience pleinement culturelle de l'univers scientifique.

«Dans des cas décisifs, écrit-il, les découvertes scientifiques ont ébranlé les fondements de la connaissance et provoqué des crises éthiques, voire politiques.» Or, si pour plusieurs la culture «concerne des objets, des phénomènes au sujet desquels il est possible de se quereller», la science, par son aura d'objectivité, s'en trouve souvent exclue. «Pourtant, suggère Chassay, la fiction peut justement montrer qu'il n'est pas interdit de débattre à ce sujet, de prendre position, de saisir l'esprit de la chose sans en comprendre nécessairement la lettre.»

La fiction contre l'inculture

Il existe, au Québec et ailleurs, une triste inculture scientifique. L'enseignement de cet univers, dans nos écoles, n'est pas étranger à ce déplorable état de fait. Chassay l'avoue: à 14 ans, il n'aimait pas la science. «Aujourd'hui, constate-t-il toutefois, je me dis qu'il aurait été facile de m'intéresser aux sciences en me racontant des histoires.» Au lieu d'expérimenter l'ennui et la routine, il aurait été mis en contact avec la subversion, l'opposition et, pourquoi pas, le romantisme. La pomme de Newton est un mythe? «Et alors?» réplique-t-il. Que les historiens rétablissent la vérité des faits est normal; mais en quoi

une telle fiction serait-elle domageable pour un adolescent qui s'initie à la physique? Les futurs spécialistes iront bien sûr plus loin, mais l'intérêt pour les sciences, pour le plus grand nombre, réside moins dans la maîtrise rigoureuse de ces matières que «dans la possibilité de développer à travers elles un sens critique permettant de mieux comprendre le monde qui nous entoure».

Et dans cette entreprise, la force de la fiction est de raconter «ce qui ne peut se dire autre-

«La fiction peut montrer qu'il n'est pas interdit de débattre à ce sujet, de prendre position, de saisir l'esprit de la chose sans en comprendre nécessairement la lettre»

ment», c'est-à-dire de mettre en scène, afin d'interpréter des vies et des découvertes qui ont bouleversé notre rapport au monde. «La fiction, précise Chassay, ne remplace pas la réalité, elle l'exacerbe.» Elle permet, en se nourrissant «d'hypothèses plausibles en regard de ce que le passé révèle», d'imaginer ce passé en explorant ses zones d'ombre, voire en le surinterprétant.

L'alliance entre la science et la littérature que propose Chassay est une arme dans le combat culturel contre l'ignorance. «On est en droit, écrit-il, de s'étonner devant l'engouement suscité par le paranormal, la voyance, l'astrologie: notre méconnaissance des sciences est-elle si grande qu'on ne veuille pas voir tout ce qu'elles offrent pour

nourrir l'imagination et qu'on préfère les délires abrutissants?»

Sept figures scientifiques revisitées

Les sept figures scientifiques retenues par Chassay sont devenues des personnages dans une foule d'œuvres de fiction. La richesse de leur parcours respectif laisse bien des zones inexplorées, investies par les créateurs.

Esprit scientifique emporté, obscur et habité par une passion de l'occultisme, croyant

mais matérialiste excommunié autant par les catholiques que par les calvinistes et les luthériens, Bruno, qui a notamment inspiré

le Zénon de *L'Œuvre au noir*, de Yourcenar, incarne une Renaissance déchirée entre l'ombre et les Lumières. L'ombrageux et colérique Newton, misogynne notoire qui serait mort vierge à 85 ans, le rejoint dans son indifférence aux contradictions épistémologiques. Le découvreur de la gravitation est, en effet, «un alchimiste acharné» et un croyant tourmenté. Il y a là de la substance à récits.

Galilée, «le plus grand écrivain de la littérature italienne de tous les siècles» selon Italo Calvino, sera au cœur d'un procès qui transforme l'épistémologie et les rapports entre science et religion en inépuisables sources de débats sur la vérité. Darwin, à sa brillante façon, en rajoute. Dans la pièce

de théâtre *Darwin in Malibu*, citée par Chassay, Crispin Whittell lui fait dire à l'évêque Wilberforce: «La différence entre nous tient à ce que votre livre décrit la chute de l'Homme. Le mien décrit son ascension. Tout est là.»

On croise aussi, dans ces pages, les visions fictives inspirées par la têtue et radioactive Marie Curie, par le légendaire Einstein et par l'explosif prophète Oppenheimer. On souhaiterait, par moments, que Chassay en dise un peu plus long sur les écrivains qu'il cite et qu'il fasse preuve de plus d'esprit de synthèse (qu'il nous dise, par exemple, tout compte fait, ce qui s'impose pour chacune des figures retenues), mais son exploration, menée au fil de la plume, reste riche de substance et ouvre des pistes.

En 1965, dans un hommage rendu à Einstein, Oppenheimer «soulignait que les mythes ont toujours leur charme, mais que cela n'équivaudra jamais à la beauté de la vérité». Chassay avoue ne pas partager cette assertion. «La «vérité», détachée de tout imaginaire, de toute volonté de colorer la réalité à l'aide des mythes qui nous permettent de lire le monde, ne peut que correspondre à cette «sublime indifférence» de la Nature qui, manifestement, ne suffit pas à l'espèce humaine», réplique-t-il. Tout de ce qui fait la culture est là.

SI LA SCIENCE M'ÉTAIT CONTÉE

Des savants en littérature
Jean-François Chassay
Le Seuil
Paris, 2009, 306 pages

«Dans des cas décisifs, les découvertes scientifiques ont ébranlé les fondements de la connaissance et provoqué des crises éthiques, voire politiques.»

Oppenheimer «soulignait que les mythes ont toujours leur charme, mais que cela n'équivaudra jamais à la beauté de la vérité»



LIVRES

EN APARTÉ

Bredouille



JEAN-FRANÇOIS NADEAU

L'été venu, les médias carburent plus que jamais aux faits divers. Découverte de sarcophages égyptiens ou lancement d'une nouvelle tondeuse à gazon, tout est bon, tout y passe. Parmi ces grandes nouvelles estivales, que le supposé vide de l'été nous force à avaler, on trouve aussi des cooccurrences délirantes, des péchés du genre de celle-ci: «Huit chercheurs du Groenland ont déterminé, à la suite de quatre années d'études, que deux golfeurs gauchers qui boivent un café le matin sont susceptibles de vivre plus longtemps que la moyenne de la population du Japon, pays bien connu pour la longévité exceptionnelle de ses habitants.» En période de sécheresse intellectuelle, toutes ces études bidon font toujours couler beaucoup d'encre, comme si les cerveaux s'aplatissaient forcément dès lors qu'il fait soleil.

La semaine dernière, une dépêche de ce genre nous est parvenue d'Australie. Des chercheurs y ont élucidé, paraît-il, le mystère de l'inégalité salariale. Une étude, réalisée sur un échantillon de 20 000 personnes, conclut que le salaire est directement relié à la taille de l'employé. A chaque tranche de 10 centimètres de plus que la moyenne, si j'ai bien

compris la nouvelle rapportée par *Le Monde*, correspondrait une hausse d'environ 3 % du salaire horaire.

Au nom de la science, ai-je expliqué tout de suite à mon patron, il conviendrait d'augmenter mon salaire afin qu'il atteigne le haut de mes deux mètres. Dois-je vous dire que le patron m'a regardé d'un œil torve? En retournant à mon bureau, je me suis soudain fait penser au vieux chien de chasse de mon oncle, un animal joliment nommé Bredouille...

Que faut-il faire pour bénéficier d'un meilleur salaire? Doit-on appartenir à des clubs privés, à des sociétés secrètes? Ce sont des questions que se posaient, en 1926, deux fonctionnaires d'Ottawa, irrités de constater qu'ils gagnaient moins que leurs confrères anglophones, tout en étant méprisés par eux. A cette époque, l'usage du français était ouvertement interdit hors Québec.

Était-ce leur condition de minoritaire, fruit de la défaite de leurs pères, qui causait un préjudice à ces fonctionnaires et à leurs frères? Les bougres pensèrent plutôt que leurs ennuis s'expliquaient par le fait que les Anglo, eux, comptaient sur différentes sociétés secrètes pour s'organiser: les loges de francs-maçons, les Knights of Columbus, l'Ordre d'Orange, l'Ancient Order of Hibernians et quelques autres.

Il s'agissait donc de créer aussi, au profit des Canadiens français, une sorte de regroupement secret. Ce fut l'Ordre de Jacques Cartier, une organisation occulte très religieuse, élitiste et autoritaire. L'Ordre misait sur «une légion d'ouvriers silencieux, désintéressés, astreints à une discipline» pour favoriser le succès des Canadiens français en terre d'Amérique. Comme c'était une bien curieuse affaire que cette organisation, tout le monde l'appela «la Patente».

Denise Robitaille, dans *L'Ordre de Jacques Cartier*, une étude très poussée qui vient de paraître chez Fides, situe et analyse cette organisation et son action, de sa naissance, en 1926, jusqu'à sa

mort, au milieu des années 60. Elle montre notamment, avec un grand souci du détail, les efforts de l'Ordre pour affirmer la place du français au Canada à travers ses chancelleries, commanderies et autres fraties.

La Patente se voulait visiblement une machine pleine d'engrenages complexes, installée à l'intérieur même du capitalisme nord-américain, au nom de l'Église, qui faisait en ce pays office d'État pour le patriotisme des Canadiens français. Pour en être membre, il fallait être un Canadien français, bien sûr, et tenir à son rang et à sa place, sans concevoir un changement complet des règles sociopolitiques en place.

En conclusion de son livre, qui souffre hélas de l'absence d'un index, Denise Robitaille n'hésite pas à affirmer que l'Ordre a au moins sauvé «les Canadiens français minoritaires». Mais peut-on vraiment croire que les Francos d'hier ont été sauvés de l'assimilation alors que ceux d'aujourd'hui en souffrent toujours?

Un peu d'herbe

À la suite de ma critique du livre de Walter Michaels, *La Diversité contre l'égalité*, un lecteur m'écrit pour me faire remarquer que la prise de conscience par les riches des enjeux de l'écologie permet, au moins, d'espérer d'heureux changements sociaux avant longtemps en faveur d'une société plus juste.

Il est vrai que les puissants sont désormais volontiers écologistes. C'est d'ailleurs beau à voir, tous ces exemples qui nous viennent de si haut.

Guy Laliberté, milliardaire du chapeau, a décidé, dans un geste altier, de ne pas faire construire une piscine intérieure dans son nouveau palace personnel.

Bono, le chanteur de U2, fait désormais la promotion de vêtements en coton «certifiés» bio-écologique (jeans à 425 \$, t-shirt à 275 \$) dont la vente aide, paraît-il, l'Ouganda, le Lesotho et le Pérou. Dans un même élan social, sans dou-

te, U2 démantage ses pénates hors de l'Irlande pour éviter l'impôt. A Santa Monica, en Californie, le guitariste du groupe veut avaler une partie des délicates montagnes locales pour se construire, lui aussi, une nouvelle résidence parfaitement écologique, qui aurait la forme de «feuilles immenses dispersées par le vent». Mais avec ou sans piscine intérieure?

La Californie se pose volontiers en exemple. Arnold, le gouverneur, donne la leçon, tout en utilisant volontiers ses quatre véhicules Hummer, désormais écologiques puisque convertis à l'hydrogène.

À Paris, au Palais de Tokyo, on vient de conclure une grande exposition qui conjugue la société comme elle va avec les nouvelles marottes du «durable», du «bio», de l'«équitable». Au nombre des objets bien en vue, le catamaran tout acajou, le sac en alligator «non traité», une marque de bijoux en «or bio», le hors-bord à propulsion solaire et la voiture de course tout électrique qui se propulse de 0 à 100 km/h en 3,9 secondes pour la bagatelle de 186 000 \$.

Qui s'étonne que la douce Laure Waridel, passe de l'«équitable» local, devienne porte-parole d'une institution financière comme Desjardins, en attendant avec impatience l'érection, au centre-ville de Montréal, du complexe très écologique de son entreprise?

Même l'édition se veut désormais au service de la révolution des apparences. Les maisons d'édition publient de plus en plus de titres, les imprimant sur du papier «100 % postconsommation», «fabriqué à partir d'énergie biogaz», ce qui nous assure, à chaque nouveau titre, de réduire «notre empreinte écologique», de sauver «32 arbres» et que sais-je encore. Reste seulement à savoir combien d'arbres encore seraient épargnés en cessant de publier à la va-vite des livres surtout conçus, semble-t-il, pour être recyclés plutôt que pour nous aider à mieux penser.

jfnadeau@ledevoir.com

LITTÉRATURE MEXICAINE

Une bombe à retardement

CHRISTIAN DESMEULES

Petit employé d'entretien sans histoire et sans enthousiasme, Edén Sandoval a tout d'une bombe à retardement. «Je m'acquiesce de ce que j'ai à faire en accumulant une colère muette qui attend son heure.» Un soir, fatigué d'écouter l'un des deux seuls postes que peut capter sa télé («Je n'ai pas besoin de plus de ce qui est pareil»), il décide d'aller explorer les rues du quartier perdu où il loue une petite chambre dans une pension tranquille.

Nous sommes dans une mégapole d'Amérique latine jamais vraiment nommée, au cœur d'une sorte de *no man's land* plus ou moins anonyme dans lequel on pourrait aisément deviner Mexico. Quelque part où de petites foules de parieurs s'aggluti-

ment pour assister à des combats illégaux de chiens sur des terrains vagues encadrés de clôtures en broche, de voies ferrées à l'abandon et d'immeubles bas qui donnent à l'ensemble des airs de paysage rampant.

Sans réfléchir, comme s'il obéissait au mécanisme d'un détonateur invisible, inspiré autant par les humiliations du passé que par celles d'aujourd'hui, le protagoniste de *Chambres pour personnes seules* relève le défi d'aller affronter à mains nues l'un des chiens — du genre pitbull ou rottweiler. Malgré la mince cote de mailles qu'on lui fournit, les coups de gueule de l'animal font mouche et le sang gicle. Comme il était sur le point d'avoir enfin le dessus, on l'assomme d'un coup sur la nuque.

Une voisine qui a tout vu, mère d'un petit garçon, le ra-

mène dans sa chambre et s'occupe de lui. La vieille propriétaire, méfiante envers chacun de ses locataires, cloîtrée dans son appartement, le met en garde contre elle, mais Sandoval, on l'aura compris, vit dangereusement.

Une histoire un peu glauque de violence aveugle, de vengeance et d'aliénation que Juan Manuel Servin, écrivain et journaliste mexicain né en 1962, mène jusqu'au bout de façon envoûtante.

Collaborateur du Devoir

CHAMBRES POUR PERSONNES SEULES

Juan Manuel Servin
Traduit de l'espagnol (Mexique)
par Robert Amutio
Les Allusifs
Montréal, 2009, 136 pages

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

Le « je » de France Théoret, ce « nous »

Le recueil d'essais *Écrits au noir* révèle une vie où l'engagement sociopolitique et l'art s'unissent

MICHEL LAPIERRE

Il faut avoir le courage et la discrétion de France Théoret pour publier un livre qui semble inoffensif par son ton très posé, mais qui, en fait, attaque la tendance de la littérature québécoise, «depuis une vingtaine d'années», à l'intimisme. Et, curieusement, il s'agit d'une réaction personnelle. «L'intimisme m'exclut», lance celle pour qui écrire, la meilleure riposte à l'individualisme néolibéral, a toujours voulu dire: «sortir de soi».

Le recueil d'essais *Écrits au noir* de la romancière et poète née à Montréal en 1942, cofondatrice du magazine culturel *Spirale* en 1979, révèle une vie où l'engagement sociopolitique et l'art s'unissent. «Il y a, soutient France Théoret, une coïncidence et un continuum entre le féminisme et l'esthétique littéraire: cette invitation à écrire différemment sur nous-mêmes, à rechercher de l'inédit, voire des utopies, fait appel à l'imagination et à l'invention.»

Si elle se déclare incapable de dissocier en elle l'artiste de la militante, c'est qu'elle ne peut porter atteinte dans sa personne à la fusion, encore plus naturelle et plus profonde, de la femme et de la féministe. La dimension nécessairement sociale et même politique de son être sexué reflète, comme si de rien n'était, les revendica-



que, hélas, révolue «où les écrivains franchissaient les frontières des genres littéraires».

Un événement

La démarche de France Théoret, rigoureuse, sereine mais tournée vers l'intuition féminine la plus dérangeante, celle de la dramaturge et romancière autrichienne Elfriede Jelinek par exemple, fait d'*Écrits au noir*, livre qui aurait pu passer inaperçu, rien de moins qu'un événement. Voilà ce qu'on espérait de l'artiste et de l'intellectuelle, militante qui avoue mener une «vie contemplative» et qui rappelle: «Je suis devenue féministe à ma table de travail, en silence et à l'écart...»

Dans une société où la littérature tient de plus en plus du spectacle facile, copié sur ce qui se crée ailleurs sur la Terre, l'exigeante France Théoret n'a pas fini de détonner. Elle le fait dans l'ombre en recomposant, pour elle seule et pour tous, deux évidences qu'elle sait encore fécondes: être femme et être québécoise.

Collaborateur du Devoir

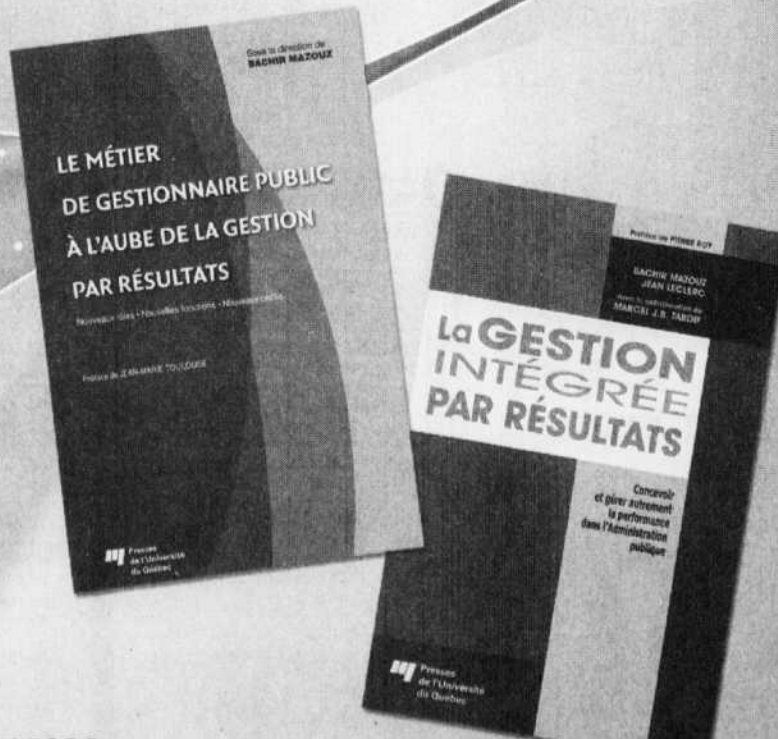
ÉCRITS AU NOIR

France Théoret
Remue-Ménage
Montréal, 2009, 172 pages

Les Presses de l'Université du Québec félicitent

M. Bachir Mazouz

Lauréat du Prix scientifique de la Francophonie Sciences humaines et sociales



Presses de l'Université du Québec

www.puq.ca

Les Éditions du Noroît au Marché de la poésie



www.lenoroit.com

EN SIGNATURE 10^e Marché de la Poésie de Montréal

LECTURE : 13H

Vendredi 29 mai

14h : Charles Drouin
15h : Jean Yves Collette
16h : Katerine Caron
17h : Hector Ruiz

Samedi 30 mai

13h : Pierre DesRuisseaux
14h : Claire Rochon
15h : Mercedes Roffé
16h : Nadine Ltaif

Dimanche 31 mai

Hugues Corriveau
Luc C. Courchesne
Isabelle Gaudet-Labine
Nelly Roffé
Bahman Sadighi

LITTÉRATURE

Le secret

La pédophilie, ce tabou suprême, est au centre de ce premier roman, étonnant et profond, de Nicole Fontaine



DANIELLE LAURIN

La pédophilie. Sujet difficile. Tabou suprême. Auquel Nicole Fontaine s'attaque sans complaisance, d'une façon totalement inattendue, dans *Olivier ou l'inconsolable chagrin*.

«Être capable de tout comprendre est bien plus rare que de tout pardonner.» C'est sur cette citation de Marguerite Yourcenar que s'ouvre le roman. Où le héros lui-même ne se comprend pas. Et se persuade que les autres n'arriveront jamais à lui pardonner.

Olivier, 26 ans, mène une double vie. Depuis près de cinq ans. En ménage au Québec, avec la passionnée Clara, qu'il aime absolument. Et pourtant, il est hanté par un adolescent, un jeune du Sri Lanka. Qu'il va revoir constamment là-bas. Au vu et au su des parents du garçon.

Dans sa tête, Olivier cherche comment se dédouaner, se déculpabiliser. Ainsi, il se dit: «Non, avec Arun, je n'ai pas l'impression de tromper Clara. Au Sri Lanka, je fais comme les autres hommes qui baisent entre amis, entre frères, en attendant de se marier. Là-bas, le sexe est un besoin naturel que l'on comble comme on

l'entend. Rien n'est tabou.»

Rien n'est tabou, vraiment? Pas même le sexe entre un adulte et un enfant? Olivier a beau refuser de voir la réalité en face, les remords le tourmentent.

Pédophile, lui? «Suis-je vraiment de la race de ces êtres abjects que tout le monde honnit? Suis-je vraiment un monstre qui, un de ces jours, se fera prendre en flagrant délit et plongera les siens dans la honte?»

Aucune issue possible à ses yeux. Il doit en finir avec la vie, mourir avec son inavouable secret. C'est là-dessus que débute le roman. Au moment où, seul face à lui-même, Olivier prend la décision de se tuer.

Une admirable construction

Et puis voilà, on tourne la page, et une autre voix s'élève. Un autre personnage prend en charge le récit. Et nous fait voir les choses autrement.

Ils seront plusieurs, dans les faits, à raconter leur version des événements. Leurs récits s'entrecroiseront, se recouperont. Peu à peu, par bribes, nous découvrirons le fin fond de l'histoire.

C'est ce qui fait la force du livre: son admirable construction. Et la profondeur de ses personnages. Dont on découvre, à chaque fois, un peu plus, l'univers intérieur.

Au centre, il y a Olivier. Son drame à lui, sa tentative de suicide. Son coma, son retour à la vie. On suit l'évolution de sa situation, à la fois

par ses yeux et par ceux de ses proches. Juste cette trame-là, en soi, est pleine de rebondissements.



Puis, de biais, il y a les histoires de chacun qui interviennent. Qui sont riches, aussi. Qui ont toutes leur part dramatique. Et qui trouvent leur propre dénouement.

Très habile, l'auteure d'*Olivier ou l'inconsolable chagrin*. Jusque qu'à la toute fin, des rebondissements surviennent. Tragiques. De plus en plus tragiques. Elle nous tient en haleine, et elle nous touche, Nicole Fontaine.

Oh, il y a bien quelques clichés, quelques banalités dont on se serait passé. Il y a cette lourdeur, parfois, dans la plume. Un brin empruntée, au détour. Un peu trop appuyée, par bouts.

Mais, mais. Ce qui frappe, ce qui séduit, ce qui bouleverse, c'est la grande tendresse qui traverse le roman. C'est l'humanité qu'on sent derrière. C'est le refus de cataloguer, le désir de creuser et de creuser encore, de nuancer.

C'est l'impossibilité de se comprendre dans laquelle se trouve le héros. Qui ne cesse de se demander pourquoi: «Pourquoi ai-je été attiré par des enfants prépubères en même temps qu'assoiffé de la tendresse d'une femme comme Clara?»

Et encore: «Pourquoi, malgré ma détermination, ai-je raté mon suicide? À quoi servira le père de mon enfant alors que d'entrée de jeu, il est condamné à vivre à la remorque des autres?»

Étonnant roman, vraiment. Le premier que publie Nicole Fontaine, à plus de 75 ans.

Après un recueil de nouvelles, paru il y a deux ans: *Moi, j'avais pas l'habitude de naître*. Où l'enfance était à l'avant-plan.

L'auteure, originaire de Hull mais établie à Eastman, où elle a cofondé l'événement littéraire annuel des Correspondances, confiait alors en entrevue: «J'ai perdu une petite fille de 22 mois dans un accident tragique. Depuis, les enfants sont une obsession pour moi.»

Une obsession qui continue de faire des petits... L'un des plus beaux personnages, sans doute le plus fort, le plus touchant, dans *Olivier ou l'inconsolable chagrin*, est justement celui d'une femme qui a perdu son enfant de 2 ans. Et qui, dévastée, inconsolée, s'est accrochée à la vie.

OLIVIER OU L'INCONSOLABLE CHAGRIN

Nicole Fontaine
Hurtubise
Montréal, 2009, 164 pages

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

Le romancier de nulle part

MICHEL LAPIERRE

Près d'un figuier, un homme de trente-sept ans sans passion ni conviction est dans la boue jusqu'à la taille. Il s'enlise en attendant une mort inexorable. On comprend qu'au-dessus de lui le «temps réel» soit une «force inconnue» qui l'obsède plus que la mort elle-même. Mais il lui permet de définir la disparition: «Plus on vit, plus on meurt, tous les deux se font en même temps...» Quelle atroce et absurde expérience que de vivre sa mort!

On s'étonne de constater que, malgré ce thème navrant, le petit livre intitulé *Si peu de temps avant le jour*, premier roman de Stéphane Desrochers, né à Warwick dans les Bois-Francis en 1964, peut soutenir l'intérêt du lecteur. Cela est

d'autant plus miraculeux que l'action se situe à Salive (pourquoi pas Encre?), ville imaginaire gouvernée par une seule famille, les Féodal, symbole un peu gros du néolibéralisme.

Le journal intime d'un ami, dont la lecture a nécessité, selon le roman, «une certaine gymnastique optique», permet au narrateur enlisé dans la boue de donner, sur le tard, un sens à sa vie en découvrant Les Utopistes en action, groupe altermondialiste auquel appartient le diariste. Grâce au «figuier sauveur», le mourant pourra se hisser sur la terre ferme et, pour ainsi dire, ressusciter.

On est en droit de se demander si une telle fable, nébuleuse et désincarnée, appelle un renouvellement de la littérature québécoise. Mais pourquoi se poser la question avec anxiété?

Les Américains eux-mêmes, si nombreux et si puissants, semblent incapables de se définir collectivement par l'écriture. Il aura fallu qu'un Européen, D. H. Lawrence, fils d'un mineur du Nottinghamshire, c'est-à-dire fruit des entrailles de la vieille Angleterre, donne, dans ses *Études sur la littérature classique américaine* (1923), une interprétation globale de l'univers mythique d'un Melville et d'un Whitman pour remédier à l'impuissance herméneutique des natifs du Nouveau Monde.

Comment espérer qu'un écrivain québécois, tel Stéphane Desrochers, pourra facilement avoir la volonté d'appartenir à une littérature enracinée, cohérente et vécue en tentant de définir quelque chose qui ressemble au Québec?

Collaborateur du Devoir

SI PEU DE TEMPS AVANT LE JOUR

Stéphane Desrochers
Sémaphore
Montréal, 2009, 176 pages

Félicitations à
Alain M. Bergeron
et **Sampar**

LAURÉATS DU PRIX HACKMATAK 2009
Finalistes du Prix Bédélys Jeunesse 2008
Ville de Montréal

«Alain M. Bergeron nous présente une histoire pleine d'humour, merveilleux mélange entre la bande dessinée et le roman, et illustrée avec brio par Sampar.»
Marie-Dominique Bergeron, *Le Libraire*

«... l'idée, tant formelle que narrative, est craquante.»
Jade Bérubé, *La Presse*

QUÉBEC AMÉRIQUE
www.quebec-amerique.com

LIBRAIRIE
BONHEUR D'OCCASION

Livres d'occasion de qualité

- ~ Livres d'art
- ~ et de collections
- ~ Canadiana
- ~ Livres anciens et rares
- ~ Bibliothèque de la Pléiade
- ~ Littérature
- ~ Philosophie
- ~ Sciences humaines
- ~ Service de presse
- ~ BD, livres jeunesse

Achetons à domicile
514-522-8848 1-888-522-8848
4487, rue De La Roche (angle Mont-Royal)
bonheurdoccasion@bellnet.ca

NOUS NOUS DÉPLAÇONS PARTOUT AU QUÉBEC,
POUR L'ACHAT DE BIBLIOTHÈQUES IMPORTANTES.

Sharon Stewart

Louis Riel
Un homme de feu
Traduit de l'anglais par Hélène Rioux

Louis Riel a connu un destin tragique pour avoir voulu défendre les siens et le territoire du Manitoba que le gouvernement du Canada voulait leur spolier. Il fut pendu pour haute trahison. En 1992, le Parlement a déclaré Riel l'un des fondateurs du Manitoba.

216 p., 18 \$

1781, rue Saint-Hubert, Montréal (Québec) H2L 3Z1
Téléphone : 514-525-2170 • Télécopieur : 514-525-7537
Courriel : info@editionsxyz.com • www.editionsxyz.com

ARCHAMBAULT
Une compagnie de Quebecor Media

PALMARÈS LIVRES

Résultats des ventes : du 19 au 25 mai 2009

ROMAN	OUVRAGE GÉNÉRAL
1 MILLÉNIUM T. 1: LES HOMMES QUI... Stieg Larsson (Actes Sud)	1 L'ART DE L'ESSENTIEL Dominique Loreau (Fiammarion)
2 L'ARRACHEUSE DE TEMPS Fred Pellerin (Sarrazine)	2 HORMONES AU FÉMININ Sylvie Demers (de l'Homme)
3 QUE SERAIS-JE SANS TOI? Guillaume Musso (XO)	3 LA BIBLE DU BARBECUE Steven Raichlen (de l'Homme)
4 LEXI SMART A LA MÉMOIRE QUI FLANCHE Sophie Kinsella (Belfond)	4 CE QU'IL FAUT SAVOIR AVANT DE MOURIR / John Izzo (Un monde différent)
5 ANGES ET DÉMONS Dan Brown (Pocket)	5 LA CAISSE DANS TOUS SES ÉTATS Mario Pelletier (Carte Blanche)
6 SI JE RESTE Gayle Forman (Oh Éditions)	6 COUP DE POUCE: BARBECUE ET... Coup de pouce (Transcontinental)
7 LE PRÉDICATEUR Camilla Läckberg (Actes Sud)	7 TELLE MÈRE, QUELLE FILLE? S. Thibault / M. Larouche-Thibault (de l'Homme)
8 JE REVIENS TE CHERCHER Guillaume Musso (Pocket)	8 PAUL À QUÉBEC Michel Rabagliati (Pastèque)
9 TOUJOURS ORGUEILLEUSE MAIS... Annie L'Italien (Québec Amérique)	9 L'ÉNIGMATIQUE CÉLINE DION Denise Bombardier (XO)
10 LA SOLITUDE DU VAINQUEUR Paulo Coelho (Fiammarion)	10 KILO CARDIO Isabelle Huot (de l'Homme)

JEUNESSE	ANGLOPHONE
1 LE JOURNAL D'AURÉLIE LAFLAMME T. 6 India Desjardins (Intouchables)	1 NEW MOON: TWILIGHT V. 2 Stephanie Meyer (Little Brown & Co)
2 FASCINATION T. 4: RÉVÉLATION Stephanie Meyer (Hachette Jeunesse)	2 LOVE THE ONE YOU'RE WITH Emily Giffin (Griffin)
3 SIONRAH T. 1: LES HÉRITIÈRES Line Bordeleau (Québec Amérique)	3 THE ROBERT LUDLUM'S... Eric Van Lustbader (Warner Books)
4 VISIONS T. 1: NE MEURS PAS LIBELLULE Linda Joy Singleton (ADA)	4 BETRAYED V. 2 P.C. Cast / Kristin Cast (St. Martin's Press)
5 AMOUR, TRAPÈZE ET JONGLERIE Émilie Rivard (Boomerang)	5 ANGELS & DEMONS: MOVIE TIE-IN Dan Brown (Pocket)
6 ERAGON T. 3: BRISINGR Christopher Paolini (Bayard-Jeunesse)	6 CHASING HARRY WINSTON Lauren Weisberger (Downtown Press)
7 LE GUIDE OFFICIEL DU FILM TWILIGHT Mark Cotta Vaz (Hachette Jeunesse)	7 TWILIGHT: DIRECTOR'S NOTEBOOK Catherine Hardwicke (Little Brown & Co)
8 ARIELLE QUEEN T. 7: LE VOYAGE DES HUIT Michel J. Lévesque (Intouchables)	8 SAIL James Patterson (Vision)
9 ELIAS SPARTE T. 1: L'ORACLE DES... Agnès Rutz (Boomerang)	9 PILLARS OF THE EARTH Ken Follett (Signet)
10 LE CLUB DES DISEUSES T. 1 Dotti Enderle (ADA)	10 CONFESSIONS OF A SHOPAHOLIC... Sophie Kinsella (Dell)

Jouez la carte de la culture!

carte-cadeau
ARCHAMBAULT

LITTÉRATURE

Petites bêtes de la forêt

Pendant des milliers d'années, les humains ont été obligés de s'adapter à la nature. Aujourd'hui, nous demandons à la nature de s'adapter à l'humain.

J'ai été réveillé à quatre heures du matin par du monde qui faisait l'amour dans la grande épinette à côté de la maison. Un boucan pareil, il faut que ce soit à des fins de reproduction. La première veste du bord enfilée à la diable, pieds nus dans mes Kodiak, me voici dehors aux aurores, et c'est précisément le moment que choisit la pile Energizer de ma lampe pour connaître une défaillance. Des branches violemment agitées de l'épinette part une impressionnante succession de couinements, de gémissements, de soupirs sonores, c'est comme je vous le dis. Ma lanterne n'éclaire plus rien, je me tiens au pied du tronc, essayant de percer le mystère des branches. Je ne sais toujours pas ce qui prenait son pied là-haut, mais c'est en train de grimper, de se réfugier au sommet du résineux, tout en échappant encore un gémissement résiduel ici et là. Et moi, je m'ennuie soudain terriblement de mon lit.



LOUIS HAMELIN

nées, émettait des sons couinés à peu près semblables). Je devrais être content: quelque chose, là dehors, continuait d'échapper à ma rationnelle raison. Un monde d'esprits venus de la nuit de la forêt hurler à ma fenêtre. J'ai traîné cet appel obscur comme la connaissance délicate que nous avons de certains rêves à travers ma première tasse de café au lait. Puis j'ai entendu l'esprit de l'épinette qui disait: «Eh, baquet! T'aurais pas oublié de lire *Bâtons à message* de Joséphine Bacon, par hasard?»

Depuis quelque temps, je peux bien l'avouer, j'ai pensé davantage au castor de Joséphine qu'à son livre. Ce castor, il fait maintenant partie de la légende de notre Bébitte: à 20 ans, débarquée de Betsiamites, elle a partagé un appartement avec un castor à Montréal pendant trois

Oui, des chevreuils peuvent vivre à l'ombre des raffineries. On est d'ailleurs en train d'assister à l'émergence d'une sous-espèce autoroutière...

mois. Ce n'est pas de savoir que Fidel, de manière plutôt attendue, rongait les pattes des meubles qui m'émue le plus. C'est de l'imaginer, la nuit, en train de bardasser dans la salle de bains et de transporter des broches à dents, à cheveau, à n'importe quoi, pour se construire un petit barrage dans le couloir. Parlez-moi d'un Fidel:

ce n'est pas un détail aussi insignifiant que l'absence d'eau qui allait l'arrêter.

Pendant des milliers d'années, les humains ont été obligés de s'adapter à la nature. Aujourd'hui, nous demandons à la nature de s'adapter à l'humain, et pas seulement à Repentigny, mais aussi bien dans les amonts de la rivière Romaine et ces ailleurs d'un territoire systématiquement réduit à coups de GPS et quadrillé de bout en bout par la technique. C'est un gros changement, qui peut expliquer en partie le conflit quotidien vécu par les nations autochtones dans leur ensemble, et par certaines têtes folles dans mon genre. L'anecdote du castor nous dit qu'il y a des limites, sinon à l'adaptation, du moins au déracinement. Oui, des chevreuils peuvent vivre à l'ombre des raffineries. On est d'ailleurs en train d'assister à l'émergence d'une sous-espèce autoroutière: j'en ai vu quatre, hier, dont trois au bord de la 40, avec les «grandes cheminées

éternelles comme l'enfer» à l'arrière-plan. Ces cerfs ont droit à toute mon admiration mais, sans parler de leur foie, à enfouir

comme déchet toxique plutôt qu'à frir dans la poêle, j'ai parfois l'impression que ces bêtes n'arrivent à survivre dans un tel environnement qu'en adoptant exactement la même stratégie que le type qui déambule sur une artère bondée, le portable vissé à l'oreille (ou un simple écouteur enfoncé dans l'orifice d'icelle), perdu dans son apparent soliloque, c'est-à-dire: en se coupant de tout lien immédiat avec un milieu physique dont l'artificialité croissante est perçue par le corps comme un facteur d'agression.

La nature aussi est agressive. De ma promenade de lundi, plus longue que d'habitude, je suis rentré avec des lacerations au coude et au genou. C'est parce que je ne suis pas un bon citoyen. Eh non, je n'ai pas participé à la Journée nationale de l'entretien des sentiers. Ces énormes troncs de pins et de pruches culbutés par les vents de tempête et dont les barbelés d'aiguilles barrent les miens, de sentiers, constituent après tout ma seule ligne de défense contre l'autisme parfait des petits zombies de 12



ans qui font joujou sur leurs quatre-roues. Ils n'effacent pas seulement sans les voir les pistes de l'originale et de son grand veau dans la vase, ils effacent le rêve de l'original lui-même. Si je ne me retenais pas, je reviendrais avec une tronçonneuse abattre d'autres obstacles sur leur route. Si je ne me retenais pas, je les prendrais par la main et les emmènerais voir à quoi ressemble un caca d'ours. Ici, les cousins de Fidel sont heureux. Leur Réno-Dépot est quelque part par là sous les hautes futaies. Quand on marche assez longtemps, on n'entend même plus le campagnard au cœur simple qui a modifié le moteur de sa caisse pour partager le bruit qu'il aime avec ses plus lointains voisins. On n'entend plus que les mots de Bébitte, dont j'ose espérer qu'ils s'adressent aussi à cette race de petits blancs de la Banlieue Globale et du Vroom Vroom: «Je ne te vois plus / sur ta terre, / je ne t'entends plus / quand tu rêves».

La semaine dernière, sur une portion de sentier plus accessible, j'ai croisé un de ces jeunots, monté sur son VTT, précédé de son vacarme, suivi de sa bouffée de gaz. J'ai eu l'impression qu'il faisait le saut en me voyant. Pour les promeneurs du futur, habitués à faire le vide autour d'eux, ce sera la plus grande surprise, en forêt: rencontrer un homme.

BÂTONS À MESSAGE / TSHISSINUASHITAKANA

Joséphine Bacon (avec un postface de Laure Morali) *Mémoire d'encrier* Montréal, 2009, 143 pages

LA PETITE CHRONIQUE

Mauriac ou l'ambiguïté

L'intimité est un sentiment qui continue de titiller les esprits. Notre époque si fertile en dévoilements de tous ordres n'a pas toujours bon goût. On s'exhibe à qui mieux mieux. Il en allait autrement du temps de François Mauriac. Jean-Luc Barré en est pleinement conscient. Il consacre à l'auteur de *Thérèse Desqueyroux* une biographie qui, pour être intime, n'en est pas moins respectueuse.



GILLES ARCHAMBAULT

Il s'agit du premier tome d'un essai qui en comportera deux. Se terminant en 1940, cette évocation des premières années de l'écrivain, figure majeure de la littérature française au XX^e siècle, est en tous points exemplaire. Pourquoi est-elle «intime», cette biographie? C'est tout bonnement parce qu'il y est fait mention des penchants homophiles d'un auteur dont l'œuvre oscille constamment entre une foi proche du jansénisme et un terreau littéraire qui est celui de l'amour. N'a-t-il pas baptisé l'un de ses romans *Le Désert de l'amour*?

Pour prendre intérêt à l'histoire de cette vie, point n'est besoin d'être un lecteur convaincu de l'œuvre romanesque de notre auteur. Bien qu'on exagère parfois le caractère daté de ses romans, il n'empêche que *Génitrix*, par exemple, soit un récit bref d'une étonnante perfection.

On ne lit plus guère les romans, mais comment faire l'impression sur l'œuvre journalistique d'un témoin privilégié de l'actualité politique et sociale de son époque? Mauriac venait de la bourgeoisie bordelaise. Pas la grande. C'est de ce milieu conservateur que lui vinrent d'ailleurs les pires attaques aux premiers temps de sa renommée. Comment un descendant de petits possédants pouvait-il se permettre de peindre au vitriol une société bordelaise dans laquelle il n'était même pas admis?

L'entrée en littérature, le soutien de Barrés, les démarches d'un jeune écrivain désireux de faire sa marque en littérature, tout cela nous était connu. Plus en tout cas que sa fréquentation du Paris nocturne, son amitié avec Cocteau, la fascination qu'exerçaient sur lui les corps et les visages masculins. Tout cela au milieu des pires tiraillements. Il y a le péché, dont le spectre baigne ses poèmes et ses romans.

Aussi a-t-il très tôt le désir de fonder une famille, de s'installer.

À cette époque, et dans ce milieu bourgeois, c'était plutôt les familles qui s'unissaient. Mauriac chargea donc sa mère de lui trouver la femme à aimer. De toute évidence, il ne fut ni un mari passionné ni un père présent.

Académicien, futur prix Nobel, il ne reçut pas toujours l'accueil souhaité. Catholique fervent, il était contesté par les tenants d'une fidélité sans failles à Rome. Au début, antidreyfusard, sympathisant de l'Action française, il commença par être franquist et même favorable à Mussolini et à Hitler. Le premier tome de la biographie vis-à-vis du bolchevisme et ses convictions religieuses.

Il sut revenir sur ses prises de position avec courage. On l'accusa d'opportunisme, mais comment trancher? Le premier tome de la biographie se termine par un hommage à Pétain, qui lui semble à ce moment le sauveur éventuel de la France. La suite, on ne l'ignore pas. Mauriac devint un chantre inconditionnel du gaullisme jusqu'à sa mort en 1970.

Cette biographie se lit d'un trait. Elle n'est ni partisane ni vengeresse. Jean-Luc Barré, qui dirige la collection «Bouquins» chez Robert Laffont, connaît son sujet à fond et explicite ses jugements de façon claire. En bref, un travail d'une honnêteté et d'un professionnalisme remarquables.

En guise de complément, on aurait intérêt à consulter le *Journal* et les *Mémoires politiques* de Mauriac parus il y a quelques mois dans la collection «Bouquins». Le terme de «journal» devant être compris au sens d'une publication quotidienne ou hebdomadaire. Trop discret pour se livrer à nu, cherchant même à récupérer à la fin de sa vie des lettres compromettantes, Mauriac était un étonnant journaliste d'idées. Qu'on les partage ou non, c'est une autre affaire. On l'aura compris.

FRANÇOIS MAURIAC BIOGRAPHIE INTIME, TOME 1 (1885/1940)

Jean-Luc Barré Flammarion Paris, 2009, 647 pages

JOURNAL/MÉMOIRES POLITIQUES

François Mauriac Robert Laffont, coll. «Bouquins» Paris, 2008, 1136 pages

Olivieri librairie > bistro

Olivieri Au cœur de l'Histoire

Mercredi le 3 juin 2009 19 h 00

Avec le soutien de la Sodéc

RSVP : 514 739-3639
Bistro : 514 739-3303
5219 Côte-des-Neiges
Métro Côte-des-Neiges

LA CONQUÊTE
Deux contemporains de Montcalm et Vaudreuil témoignent de ce tournant historique controversé.

Causerie

À Québec, un garde-magasin tient son journal de mai à septembre 1759, observant une population résolue à tenir tête à l'ennemi, tandis qu'un soldat nommé de Crève-cœur vit les derniers jours de la colonie française, avant de gagner les futurs États-Unis pour y écrire des *Lettres* qui feront date...

BERNARD ANDRÉS ET PIERRE MONETTE nous présentent leur réédition respective de ces fascinants témoignages (PUL, 2009) :

- *Journal du siège de Québec du 10 mai au 18 septembre 1759*
- *Lettres d'un fermier américain*

ANIMATEUR
Marc André Bernier

Rencontre annuelle du magazine

VENEZ CÉLÉBRER AVEC NOUS!

L'équipe de *Spirale* est heureuse d'inviter nos lecteurs et lectrices, ainsi que tous nos collaborateurs et collaboratrices à la fête annuelle du magazine!

Nous lèverons nos verres à cette fin d'année et profiterons de l'occasion pour souligner la parution du n° 226 (mai-juin 2009), « Que faire ? La déconstruction et le politique », ainsi que la publication du recueil posthume *L'assemblée pensante. Chroniques théâtrales 1994-2007*, de Pierre L'Hérault (Éditions Nota bene).

Vendredi 5 juin 2009, 17h00
Bar Le Saint-Sulpice (salle de la Bibliothèque)
1680, rue Saint-Denis, Montréal
Métro Berri-UQAM

Spirale

Pour abonnements et informations :
(514) 934-5651 • spiralemagazine@yahoo.com
www.spiralemagazine.com

JACQUES LACOURSIÈRE • HÉLÈNE QUIMPER

QUÉBEC VILLE ASSIÉGÉE
1759-1760
d'après les acteurs et les témoins

Conférence avec

Jacques Lacoursière

Le jeudi
4 juin 2009
à 19 heures
R.S.V.P. :
514 337-4088 poste 213
anne-pascale@librairie.monet.com

nous réinventons la librairie

Galeries Normandie
2752, de Salaberry
Montréal, Qc • H3M 1L3
www.librairie.monet.com

Sous la direction de Diane Dubeau, Annie Devault et Gilles Forget

La PATERNITÉ au XXI^e siècle

978-2-7637-8433-5
488 pages • 42,95 \$

Pour tous ceux qui s'intéressent à l'évolution de la famille

LES PRESSES DE L'UNIVERSITÉ LAVAL • www.pulaval.com

LITTÉRATURE

LITTÉRATURE FRANÇAISE

Kundera, écrivain debout sur l'horizon du temps

Milan Kundera livre un plaidoyer pour une mémoire solidaire, où les contours des nations seraient estompés. Il faudra consentir également à dépasser l'individualisme. Telles sont les conditions pour que la culture survive.

GUYLAINE MASSOUTRE

Il est des moments de grâce, pour un lecteur fervent de l'implacable Kundera. Loin de la rectitude, l'homme n'a rien perdu de sa fierté: «*Il faut en effet une grande maturité pour comprendre que l'opinion que nous défendons n'est que notre hypothèse préférée, nécessairement imparfaite, probablement transitoire, que seuls les très-bornés peuvent faire passer pour une certitude ou une vérité.*» Ce que l'écrivain pense de l'amitié s'applique à sa pensée.

À 80 ans, son sens critique n'a pas pris un pli. Ce bijou provocant, suite féconde de ses essais *Les Testaments trahis* et *L'Art du roman*, s'intitule simplement *Une rencontre*. Porté par son intelligence du lointain, Kundera y secoue énergiquement l'opinion. Car elle est scandaleuse, cette pensée si souvent oublieuse, face à l'art du roman qui repose sur la fidélité.

«*Où est la frontière derrière laquelle un "moi" cesse d'être "moi"?*» Lancinante, cette question d'un écrivain à un peintre, ici Francis Bacon, parcourt le recueil. Kundera y répond à son tour. Quelle autre rencontre, sinon l'obsession et la ténacité du souvenir, pourrait mieux attester l'existence d'une communauté des arts?

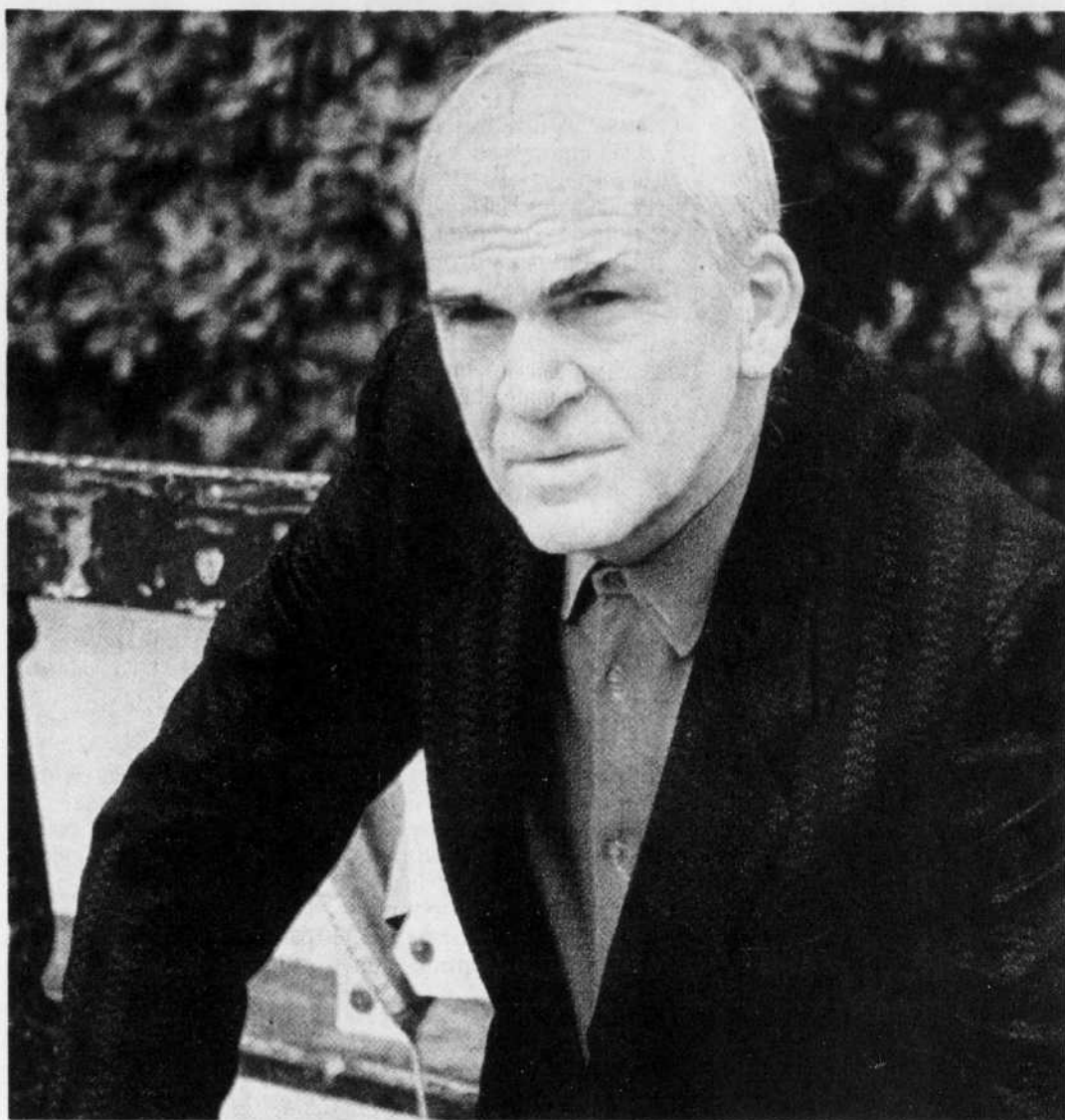
Tel un instrument bien accordé, l'écrivain exerce sa perspicacité. À partir d'articles déjà

publiés, dont il amplifie le son, il livre un véritable accompagnement d'écrivain, aux gestes élégants. Il y a donc à lire une rencontre avec soi-même, autant que les rencontres multiples qui jalonnent son œuvre magistrale. L'art est fondateur. D'où l'hommage au singulier.

Par-delà l'incohérence de la mémoire

Exempt de déclaration, mais sans fausse pudeur — «*Quand un artiste parle d'un autre, il parle toujours (par ricochet, par détour) de lui-même et là est tout l'intérêt de son jugement*» —, l'essai fuit la «*logorrhée théorique bruyante et opaque qui empêche une œuvre d'entrer en contact direct, non médiatisé, non préinterprété, avec celui qui la regarde (qui la lit, qui l'écoute)*». Chaque page, avec ses circonvolutions aux traits nets, nous éclaire et surprend.

Entre ses mains testamentaires, voici «*le geste brutal*» de Bacon qui s'illumine, éblouissant et paradoxal, puis des coups de «*sondes existentielles*» dans les romans de Dostoïevski, Céline, Roth, Gudbergur Bergsson, Marek Bińczyk, Juan Goytisolo, Garcia Marquez... D'autres y sont plus appréciés encore, Anatole France, Malaparte et Rabalais, mal-aimés des salons français. Un retour sur le surréalisme, oui, Breton y figure en bonne place, met en valeur Patrick Chamoiseau, dont l'art baroque met en fusion cette grande plume novatrice.

Milan Kundera publie un nouveau choix d'essais sous le titre *Une rencontre*.

GALLIMARD / AFP

En tout, cinq textes de près d'une vingtaine de pages rythment les neuf parties d'*Une rencontre*, y encadrant vingt textes brefs. Kundera y a réuni trois arts majeurs: le roman, la peinture et la musique, à laquelle il

fut initié par son père, musicien doué d'une oreille moderne.

Il y a les lectures internationales; la double langue d'écriture; l'exil: tout cela est un. Mais il y a plus dans ce bouillonnement. On y entend

les compositeurs Janacek, Schönberg et Xenakis, dans la musicalité de Kundera.

Aucun mur n'est infranchissable

En même temps que Mai

68, Prague fêtait l'an dernier son printemps, si différent dans son essence libertaire du Mai parisien, puisqu'elle fut son chant du cygne. Kundera fouille dans la poubelle de l'histoire, revient sur la perte et l'horreur collectives, sur ce destin de mort qui effaça la beauté. De même, que retient-on d'un artiste? On y ressent la blessure inguérissable que l'ironie et le comique de Kundera, dans leur grincement tragique, masquent à peine.

C'est la grandeur du livre. Son insoumission. Le lire vaut en soi un noir éclairage qui touche au sublime. L'hommage aux traducteurs oubliés et aux poètes assassinés, face à la vanité des hommes de pouvoir comme à celle du quidam ordinaire, résonne avec force et subtilité. Cette argumentation n'a cessé de s'étendre, de gagner en intuitions fécondes. La désinvolture et la solitude exemplaires se réaffirment dans sa relecture de Linhartova, une écrivaine tchèque qui n'est pas le seul nom à justifier *Une rencontre*.

Jamais la grande littérature n'a été repliée sur elle-même, ni sur un lieu, ni sur une forme préétablie. Kundera le prouve. Les œuvres qui l'ont aidé à vivre prennent place dans son théâtre habité. Cet amour libre du roman, de la musique et d'un peintre touche au mystère essentiel de ce qui n'est ni connu ni idéologique, ni réel ni idéalisé.

Collaboratrice du Devoir

UNE RENCONTRE

Milan Kundera
Gallimard NRF
Paris, 2009, 204 pages

LITTÉRATURE FRANÇAISE

Un Temple

CHRISTIAN DESMEULES

Ami non seulement de Blaise Cendrars, de Lawrence Durrell et de Miller, mais aussi de Gaston Miron, poète, homme de radio, voyageur et traducteur, Frédéric Jacques Temple a vu beaucoup de choses. Né en 1921 dans le sud de la France, il vit tout près de Montpellier et nous dicte son autobiographie, *Beaucoup de jours* (Editions Actes Sud) — titre sorti d'une phrase de Joyce qui ressemble à un mot d'enfant: «*La vie c'est beaucoup de jours.*»

Lui qui préfère pourtant les chemins de traverse à la monotonie des routes qui vont en droite ligne, court-circuite la phrase pour aller à l'essentiel, taillant dans ce qui fut sa vie et nous la restituant sous la forme d'une sorte de journal «*du dehors*», où les autres semblent tenir la place la plus grande.

«*Faux journal*» peut-être, mais vraie traversée du siècle, riche de rencontres et d'amitiés, de voyages et de livres. Marquée à jamais par le feu de son expérience de la Seconde Guerre mondiale, dont il a été le témoin et l'acteur, «*les amis déchiquetés, les villes en poussière, les pillages, les viols.*»

À 87 ans, Temple fait ainsi figure de survivant. Ami véritable du Québec, abonné pendant des années à la Rencontre québécoise internationale des écrivains, des visites à Miron, Pierre Morency et René Derouin, qui étaient chaque fois pour lui autant de passages obligés de ce côté de l'Atlantique. En décembre 1996, la mort de Gaston Miron, «*le poisson-pilote de son pays*», le plonge dans l'incrédulité: «*Le Québec vient de perdre sans doute le dernier de ses preux.*»

Collaborateur du Devoir

Les Éditions XYZ félicitent Simon Harel,

récipiendaire du prix Trudeau de la Fondation Trudeau, doté d'une bourse de 225 000 \$.

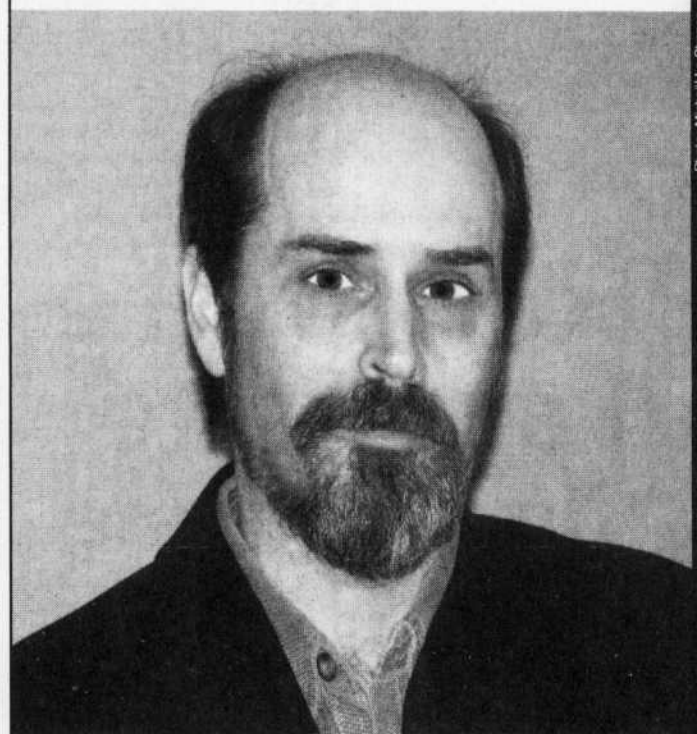


Photo: Michèle Le Change

«*Véritable pionnier de l'étude des transformations de notre espace littéraire et culturel sous l'effet des migrations, son travail a une dimension éthique et sociale qui lui confère une valeur universelle*», ont souligné les membres du jury à propos des recherches de Simon Harel.

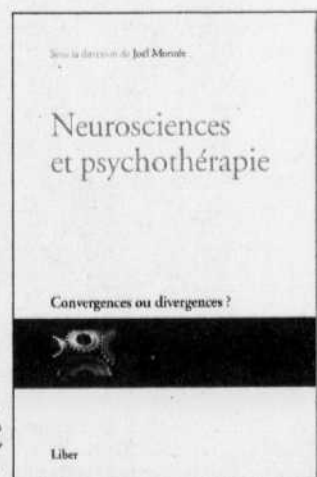


éditions Liber

Philosophie • Sciences humaines • Littérature

Neurosciences et psychothérapie
Convergences ou divergences?

sous la direction de
Joël Monzée

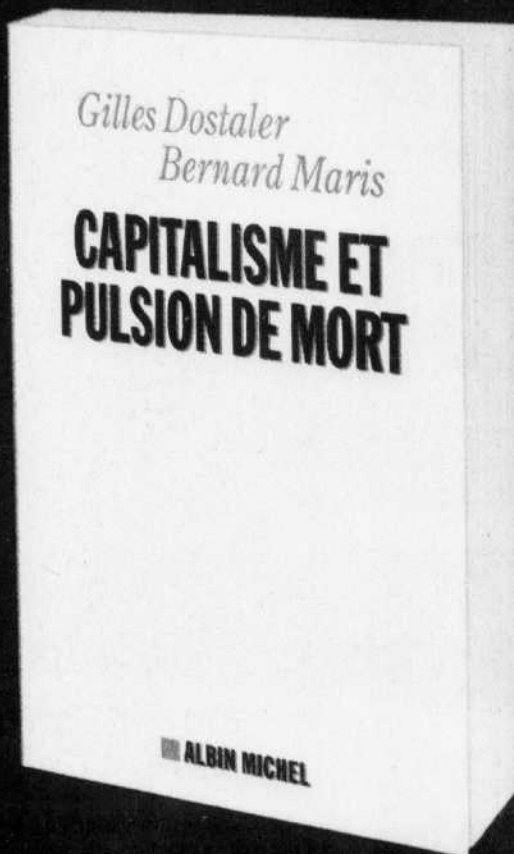


collaborateurs
Ariane Bazan
Jean Decety
Gilles Delisle
André Duchesne
Marc Jeannerod
Ginette Lépine
Joël Monzée
Jean-Luc Petit
Pierre Rainville
Suzane Renaud
Gertrudis Van de Vijver

258 pages, 24 dollars

XYZ
editeur

1781, rue Saint-Hubert, Montréal (Québec) H2L 3Z1
Téléphone : 514-525-21-70 • Télécopieur : 514-525-75-37
Courriel : info@editionsxyz.com • www.editionsxyz.com

KEYNES ET FREUD :
LE CAPITALISME ENTRE
EROS ET THANATOS

L'analyse percutante dont
notre présent économique et social
révèle la terrible actualité.

Albin Michel
www.albin-michel.ca

LIVRES

LITTÉRATURE JEUNESSE

Les aléas de la célébrité

CAROLE TREMBLAY

On ne sait plus trop de quel côté de l'océan ça a commencé. Probablement aux États-Unis avec le *Journal d'une princesse* de Meg Cabot. Bien que les délirantes confessions de Georgia Nicolson, signées par la très britannique Louise Rennison doivent avoir leur part de responsabilité dans l'affaire. Une chose est sûre, depuis que le mouvement est entamé, la vague a fait plusieurs allers-retours d'un côté et de l'autre de l'Atlantique, a envahi au passage la liste des best-sellers de nombreux pays et engendré de nombreux petits. Peut-être serait-il plus approprié de dire de nombreuses petites, puisqu'on parle ici d'ouvrages s'adressant spécifiquement aux représentantes du sexe féminin, dans lesquels la narratrice, une adolescente, dotée d'un sens aigu de l'autodérision, pose un regard un peu décalé, souvent caustique, sur les situations et les gens qui l'entourent.

Avec son premier roman, *Comment je suis devenue*

célèbre, Robin Benway s'inscrit tout à fait dans cette lignée de plus en plus florissante, comprenant, outre Louise Rennison et Meg Cabot, Sue Limb avec sa série *Quinze ans*, cinglée mais irrésistible, Grace Dent, avec *LBD* ou même, plus près de nous, India Desjardins et son Aurélie Laflamme.

Dans sa première œuvre de fiction, la jeune auteure californienne, traite des aléas de la célébrité. Elle y raconte comment la vie d'une adolescente bascule le jour où elle rompt avec son petit ami, un guitariste amateur un peu glandeur. Par un concours de circonstances, la chanson qu'il compose le soir de leur rupture devient un hit fulgurant, propulsant les membres de ce petit band de garage au rang de vedettes nationales. Du coup, Audrey, héroïne de la chanson la plus populaire du moment, devient elle aussi une personnalité publique. Les internautes s'emparent de l'affaire, commentant les moindres faits et gestes de la muse. Les journaux s'en mêlent. Les paparaz-

zis débarquent. La vie de la jeune fille est complètement chamboulée par la spirale délirante de la folie médiatique.

Ce serait exagéré de parler d'une charge virulente contre notre société de l'image et du vedettariat instantané, mais ce roman, farci de références musicales, met tout de même en lumière de manière fort distrayante l'absurdité de l'emballement médiatique et les inconvénients de la célébrité. (Qu'il n'en fasse pas l'apologie est déjà un bon point pour lui...) La plume alerte et colorée de Robin Benway, ses sympathiques personnages et le ton acidulé de son récit font de *Comment je suis devenue célèbre* une lecture d'été de fiiiiilles tout à fait indiquée.

Collaboratrice du Devoir

COMMENT JE SUIS DEVENUE CÉLÈBRE (MALGRÉ MOI)

Robin Benway
Nathan jeunesse
Paris, 2009, 426 pages

POÉSIE

Murmures d'Alexis Lefrançois

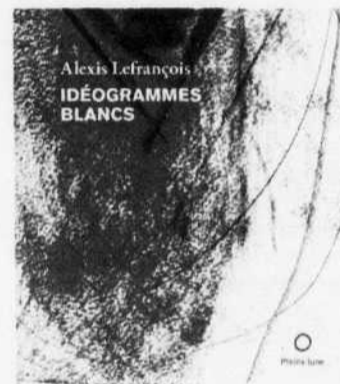
HUGUES CORRIVEAU

Tout près du silence, dans le respect des lieux et des êtres, presque sous forme de prières, la «parole variée» du poète nous atteint doucement, au cœur d'une amoureuse confiance et d'un désarroi constant devant le temps qui passe, qui est passé.

D'emblée, soulignons la double beauté de ces *Idéogrammes blancs*, celle du livre qui est d'une très belle facture, les dessins de Marcel Jean en soutenant la valeur, puis celle de ces textes parfois minimalistes et percutants d'un poète au bord d'un gouffre qui se nomme et nomme la disparition du monde.

« Il y a, // sous les orbites vides // du regard transparent de la mort, / sept roses pourpres fanées, / célébration d'un autre temps, / pétales d'un autre sang / jétés sur la clarté, / les miroitements d'une autre neige // [...] et d'autres secrets froids du sexe des rochers. » Comment ne pas s'émerveiller devant cette précarité qui dessine un paysage mortifère d'une grande évocation?

«L'éclat cassé» des choses, de



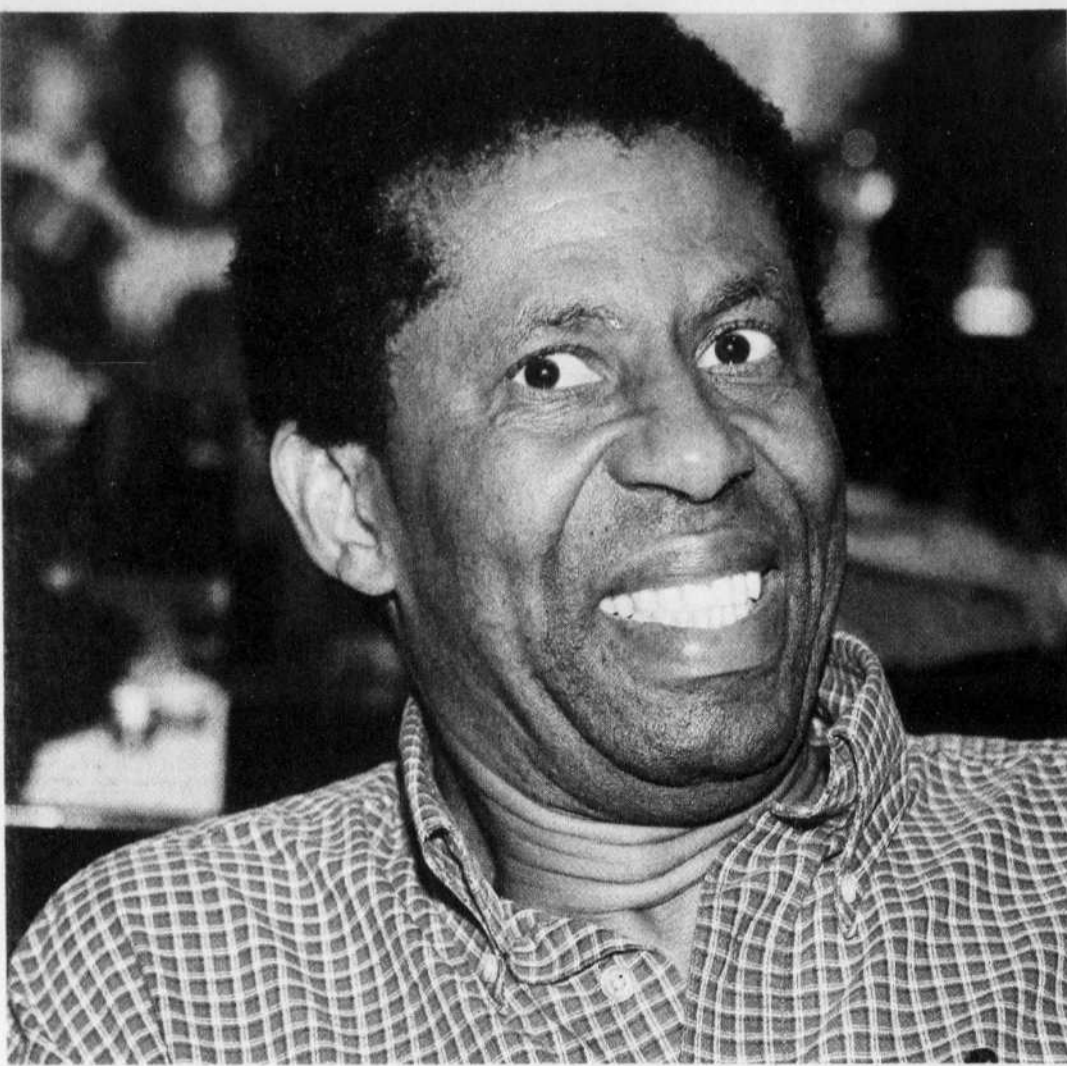
d'amour, alors qu'«en chemin vers la lumière / il ne reste que le noir» et, obstiné, il lui confie: «Je te regarderai pendant toute l'étendue du noir.» La confiance déchirante perça la réalité crue: «Et nous voici maintenant, ô ma compagne, / presque au bout de notre âge et du chemin. / Et je n'ai plus les mots pour te serrer, / toi qui toujours à présent de moi s'éloignes // - et c'est bien -».

Ce très beau recueil d'une grande sensibilité prend des allures testamentaires qui inquiètent tout de même un peu quand, aux derniers vers, on lit: «Et c'est pourquoi notre voix est épuisée maintenant / et pourquoi c'est aujourd'hui peut-être // le dernier chant». Il est à souhaiter que non, puisque cette rare émotion qui constamment affleure ces textes denses et profonds nous manquerait.

Collaborateur du Devoir

IDÉOGRAMMES BLANCS

Alexis Lefrançois
Accompagné de 40 dessins
de Marcel Jean
Éditions de la Plaine lune
Montréal, 2009, 120 pages



Dany Laferrière s'associe de nouveau à l'illustrateur Frédéric Normandin pour offrir aux jeunes un nouvel album intitulé *La Fête des morts*.

LITTÉRATURE JEUNESSE

Une joyeuse fête des morts

ANNE MICHAUD

Après avoir fait son entrée dans le monde de la littérature jeunesse par la grande porte avec *Je suis fou de Vava* (Prix du Gouverneur général en 2006), Dany Laferrière s'associe de nouveau à l'illustrateur Frédéric Normandin pour nous offrir un nouvel album intitulé *La Fête des morts*.

Encore une fois, l'histoire se déroule en Haïti et met en vedette Vieux Os, personnage qui apparaissait déjà dans les romans *L'Odeur du café* et *Pays sans chapeau*. Vieux Os, c'est le surnom que la grand-mère de Dany Laferrière donnait affectueusement à son petit-fils. Et cette grand-mère, de même que le décor où

s'est déroulée l'enfance de l'auteur, revivent dans cet album qui initie les enfants aux croyances et rites haïtiens entourant la mort.

En suivant un cortège funèbre aux allures de parade de carnaval, Vieux Os découvre que les morts ont des papillons dans les yeux et fait la connaissance du Baron Samedi, mystérieux personnage qui tire son origine du culte vaudou. Comme «on ne meurt que lorsqu'il n'y a plus personne pour se rappeler notre nom», ainsi que grand-mère Da l'explique à son petit-fils, les vivants ont le devoir de perpétuer la mémoire des morts, peu importe qu'ils les aient connus ou non. D'ailleurs, autre preuve que la vie et la

mort sont indissociablement liées, c'est en se rendant au cimetière que Vieux Os fait la connaissance de la jolie Vava, dont il tombe amoureux au premier regard...

Et pour rendre cette initiation à la mort encore plus vivante, l'univers évoqué par Dany Laferrière est campé par Frédéric Normandin dans un foisonnement de plantes et d'oiseaux qui débordent de couleurs joyeuses.

Collaboratrice du Devoir

LA FÊTE DES MORTS

Texte de Dany Laferrière, illustrations de Frédéric Normandin
Les Éditions de la Bagnole
Longueuil, 2009, 42 pages
4 ans et plus

Les moulins à eau du Québec
Du temps des seigneurs au temps d'aujourd'hui
Textes: Francine Adam
Photographies: Claude Bouchard

Les beaux livres de l'été

Trucs et conseils pour les passionnés de généalogie

La Gaspésie vue du ciel
Henri Dorion
Pierre Lahoud

Le Québec au fil de l'eau
Marie-José Auclair
Photos: Mathieu Dupuis

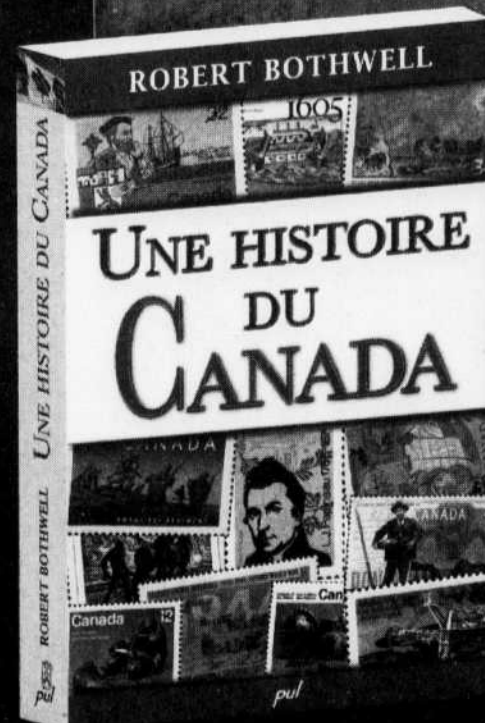
Retracez vos ancêtres
Marcel Fournier

LES ÉDITIONS DE L'HOMME
Une compagnie de Quebecor Media
www.edhomme.com

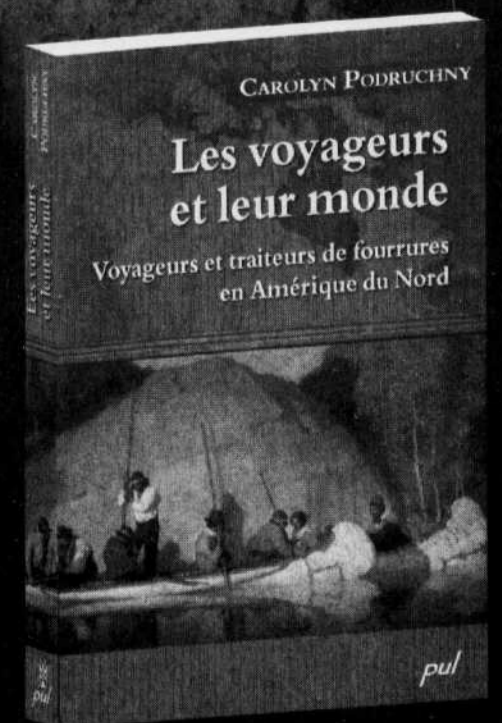
pul LES PRESSES DE L'UNIVERSITÉ LAVAL • www.pulaval.com

ROBERT BOTHWELL

CAROLYN PODRUCHNY



ISBN : 978-2-7637-8510-3
561 pages • 44,95 \$



ISBN : 978-2-7637-8737-4
425 pages • 39,95 \$

ESSAIS

PHILOSOPHIE

Giorgio Agamben, philosophe entre l'Europe et l'Amérique

Il n'est pas exagéré de dire que le philosophe italien Giorgio Agamben, dont le nom était peu connu il y a encore dix ans, est devenu une star du marché international de la théorie. Auteur abondamment traduit, il a publié plus d'une quinzaine d'essais depuis le début des années 80. Avec *Le Règne et la Gloire*, Le Seuil propose un nouvel opus aux lecteurs du prolifique penseur. Occasion d'un portrait.

DALIE GIROUX

Professeur d'esthétique à Venise, formé notamment auprès de Martin Heidegger, Giorgio Agamben a séjourné et enseigné aux États-Unis et en France, et participe à la European Graduate School, où il brille parmi les figures les plus médiatisées de la scène philosophique contemporaine: Judith Butler, Jean-Luc Nancy, Avital Ronell, Slavoj Žižek.

La pensée de Giorgio Agamben n'a pas encore passé le vrai test de la pertinence, celui qu'administre, / à travers la communauté des lecteurs, le temps

Philosophe associé à la pensée politique radicale, notamment à travers la revue *Multitude*, sa marque de commerce est d'avoir réussi à faire une théorie «prêt-à-porter» à partir des matières difficiles que sont la phénoménologie allemande et le structuralisme français. Il poursuit une œuvre dont le point focal est la relation entre le langage et le monde. L'ambition, au croisement de la philologie et de l'archéologie foucauldienne, est de fournir une contribution originale aux champs de l'esthétique, de l'éthique, et de la politique, dernier domaine qui a fait le succès fulgurant qu'on lui connaît.

Le souverain et la «vie nue»

Agamben s'est fait penser politique à travers sa tentaculaire trilogie *Homo sacer* amorcée au début des années 90, dont *Le Règne et la Gloire* constitue un nouveau morceau. Il y va dans cette série d'une critique radicale des formes à la fois extrêmes et banales du pouvoir contemporain dans les États de droit: état d'urgence, lois spéciales, refuge, détention.

Agamben défend la thèse selon laquelle le concept de souveraineté (fondé sur le droit de vie et de mort du souverain sur ses sujets) se constitue comme une structure d'exception, c'est-à-dire que, dans sa logique même, le pouvoir produit de la «vie nue», vie que le souverain, en cas de nécessité, peut dépouiller de ses droits. Les figures de la «vie nue» peuplent l'imaginaire politique occidental: *l'homo sacer* romain, l'exilé grec, le mis-au-ban (ban-dit) du Moyen-Âge dont le loup-garou est un résidu légendaire, le réfugié politique du XX^e siècle, le détenu d'Auschwitz et celui de Guantánamo Bay.

C'est dans le contexte de cette critique qu'Agamben formule des réticences quant à un éventuel «droit à la vie». À l'examen, il apparaît en effet curieux que la vie doive réclamer le droit de vivre: qui accorde ce droit? En vertu de quoi l'accorde-t-on? Et si un droit à la vie doit

être accordé, cela signifie qu'il peut être retiré. Voilà la structure d'exception dans laquelle sont mis en relation le souverain et la «vie nue» dans la forme première de l'organisation politique occidentale et dont il s'agit pour Agamben de déconstruire la logique.

Dans *Le Règne et la Gloire*, Agamben dévoile l'architecture d'une autre dimension de la souveraineté — la domination de la dimension économique dans la vie politique moderne. Pour le penseur, cette domination est le fait d'une sécularisation de la «machine providentielle» chrétienne qui consiste, selon le principe qui veut que Dieu régne mais ne gouverne pas, en une *oikonomia* (économie) de la relation entre Dieu et le monde. Dans cette dernière, le monde est soumis à Dieu — objet de glorification — alors que le gouvernement du monde — le règne — n'a rien à voir avec Lui, tout en ne pouvant procéder que de Lui, dans sa dépendance exclusive.

La politique moderne aurait récupéré ce schéma dans l'articulation de la relation entre la société du spectacle et la conception de la politique comme gestion des populations, assurant la continuation sécularisée du paradigme économique chrétien. Le spectacle, la célébration de la société de consommation, comme l'était la gloire de Dieu dans l'*oikonomia* chrétienne, devient le cœur d'un système politique qui organise les affaires du monde. Devant cette démonstration plus lourde que convaincante, Agamben en appelle à une laïcisation, un dépassement du paradigme économique dans lequel le spectacle tient indifféremment le politique en otage.

L'avenir d'une pensée

La pensée de Giorgio Agamben est fortement marquée par l'influence de Walter Benjamin, dont il a édité les œuvres complètes en italien. Elle est également redevable à l'hypothèse biopolitique de Michel Foucault, à la figure du réfugié d'Hannah Arendt, au schéma théologico-politique de Carl Schmitt et à la thèse des deux corps du roi d'Ernst Kantorovicz.

Cet enracinement lancinant dans les travaux des maîtres et la redondance des motifs dans l'œuvre (qui fait certes son unité mais qui indique aussi sa limite) font émerger des question sur l'avenir de cette pensée. Si la réception dont cette dernière jouit démontre son actualité, la question de son inscription dans la durée reste entière. La pensée de Giorgio Agamben n'a pas encore passé le vrai test de la pertinence, celui qu'administre, à travers la communauté des lecteurs, le temps.

Bien que *Le Règne et la Gloire* constitue une pièce importante du casse-tête *Homo sacer*, il ne risque guère de capter l'intérêt du profane. Qu'à cela ne tienne. Agamben a offert *La communauté qui vient* (1990) et *Moyens sans fins* (1995), deux petits pots contenant ses meilleurs onguents, tout indiqués pour une initiation à cette pensée qui reste gorgée de promesses.

Collaboratrice du Devoir

LE RÈGNE ET LA GLOIRE. POUR UNE GÉNÉALOGIE THÉOLOGIQUE DE L'ÉCONOMIE ET DU GOUVERNEMENT. HOMO SACER II, 2

Giorgio Agamben, Traduit de l'italien par Joël Gayraud et Martin Rueff
Le Seuil
Paris, 2008, 443 pages

HISTOIRE

Des Acadiens qui francisent la France...

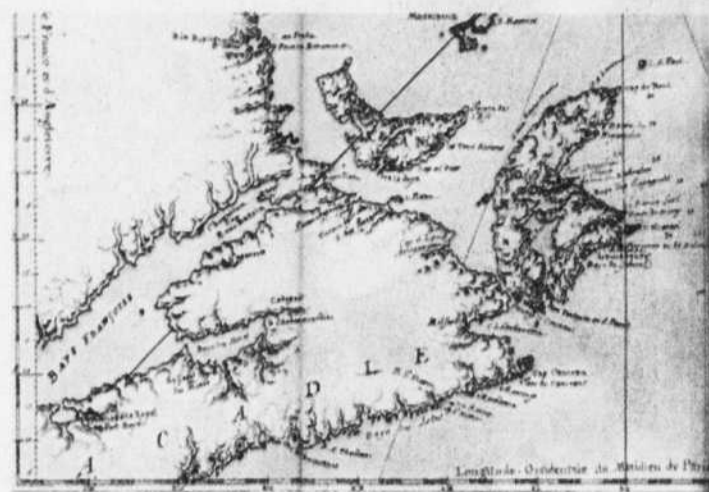
À la suite de leur déportation par les autorités anglaises à partir de 1755, trois mille Acadiens trouvent refuge en France, certains pour un temps, d'autres pour toujours. Dans un pays qui n'a pas encore connu l'uniformisation linguistique que la Révolution va entraîner, ils sont un phénomène: ils parlent tous français! Malgré eux, ces pauvres exclus d'Amérique francisent un peu la France: le monde à l'envers, quoi!

MICHEL LAPIERRE

C'est le trait le plus saisissant du livre *Les Réfugiés acadiens en France*, de l'historien français Jean-François Mouhot, qui s'interroge sur le succès de la réintégration des déportés dans la mère patrie entre 1758 et 1785. Comme les Canadiens de la vallée du Saint-Laurent, les Acadiens du littoral atlantique, venus de plusieurs régions de France, avaient remplacé l'usage des patois par celui d'un parler populaire de type parisien.

Le changement s'était fait par la force des choses et la présence, parmi les colons, de gens qui parlaient déjà une langue semblable à celle des élites. En Bretagne et dans le Poitou, l'usage du français donnait du prestige aux réfugiés qui, selon l'administration royale et les grands propriétaires terriens, les rendaient avantageusement comparables aux paysans locaux.

Mouhot précise que, pour les Acadiens, il s'agit là d'un «*signe distinctif valorisé à une époque où les deux tiers des Français*



Détail d'une carte ancienne de l'Acadie et du golfe Saint-Laurent

parlent tous les jours autre chose que le français». Mais cette francité exemplaire, jointe à une américanité indéniable, fait elle des Acadiens un «peuple», une «nation» ou encore un «corps de nation», pour employer les trois termes par lesquels ils se désignent parfois dans des textes de l'époque? L'historien doute que les réfugiés forment une communauté distincte des Français.

Un bémol

En ce qui concerne l'animosité des populations locales que les Acadiens ont pu susciter, Mouhot considère qu'elle serait la conséquence de difficultés matérielles plutôt que de différences culturelles. Selon lui, le départ pour la Louisiane en 1785 d'un grand nombre de réfugiés, désireux de retourner en Amérique du Nord, «semble en grande partie fortuit».

Bien qu'il s'appuie sur une riche documentation et sache exploiter avec finesse et discernement des sources qui renouvellent nos connaissances du

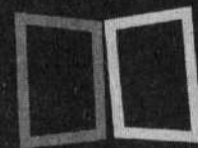
sujet, l'historien français néglige d'insérer l'attitude des Acadiens de la seconde moitié du XVIII^e siècle dans l'histoire d'une mentalité spécifique, évolution longue de 400 ans. Si accidentel qu'il parût entre 1758 et 1785, l'usage des mots «peuple» ou «nation», lorsqu'on le situe dans un contexte acadien plus vaste dans le temps, acquiert aujourd'hui énormément de sens.

Comme les Canadiens du XVIII^e siècle, ancêtres des Québécois, les Acadiens de la même époque avaient déjà la conscience d'appartenir au Nouveau Monde. La France n'était plus leur pays, l'Europe n'était plus leur continent. Ce que l'histoire ne cessera de confirmer.

Collaborateur du Devoir

LES RÉFUGIÉS ACADIENS EN FRANCE

Jean-François Mouhot
Septentrion
Québec, 2009, 456 pages



Prix littéraire
Émile-Ollivier

Félicitations à trois auteurs
canadiens d'expression française!



L'eau de vie
(*Uisge beata*)
un roman de
Daniel Marchildon
Publié aux Éditions David.



Esprit de sel
un essai de
Maurice Henrie
Publié aux
Éditions Prise de parole.



Tintamarre.
Chroniques de
littérature dans
l'Acadie d'aujourd'hui
un essai de
David Lonergan
Publié aux Éditions Prise de parole.

Finalistes pour
le prix littéraire Émile-Ollivier 2009.

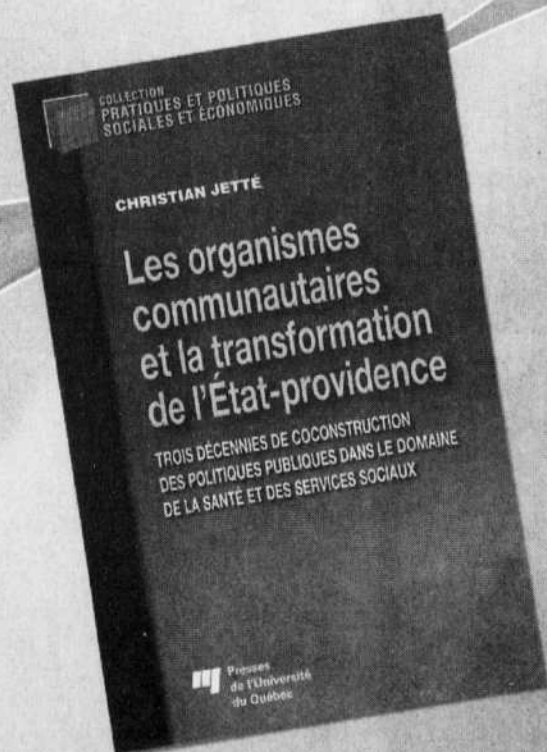
En récompensant une œuvre publiée en français par une maison d'édition canadienne hors Québec, le prix littéraire Émile-Ollivier souligne la contribution de l'auteur au rayonnement et à la promotion de la langue française.

En collaboration avec le
Secrétariat aux affaires
intergouvernementales
canadiennes.

Tous les détails au
www.cslf.gouv.qc.ca.

Conseil supérieur
de la langue
française
Québec

Les Presses de l'Université du Québec
félicitent
M. Christian Jetté
Lauréat du Prix Donald-Smilely 2009



Presses
de l'Université
du Québec

www.puq.ca

ESSAIS

ESSAIS QUÉBÉCOIS

Marcel Trudel en rappel

En publiant le tome 4 de ses *Mythes et réalités dans l'histoire du Québec*, le vénérable historien Marcel Trudel achève un projet remarquable à tous points de vue. Modèles de vulgarisation historique, ces quatre ouvrages revisitent à la fois savamment et subjectivement certains éléments de notre histoire nationale. Partisan de l'histoire sociale, une approche attachée à dépendre la vie du commun de nos ancêtres en se fondant sur des sources documentaires, Trudel ne néglige jamais, pour autant, parce qu'il sait qu'il n'y a pas de bonne histoire sans bonnes histoires, de récupérer ce qui fait la force de l'histoire plus traditionnelle, c'est-à-dire le sens de la narration. Au passage, il n'hésite pas non plus à faire des incursions dans son histoire intime pour illustrer les mentalités d'hier.

Emouvant, l'avant-propos de ce tome 4 évoque une fin de parcours. Trudel se souvient que, du temps qu'il était en stage à Harvard, l'appariteur de la bibliothèque, à 17h, annonçait quotidiennement l'heure de fermeture en clamant des «closing, closing». «De tout côté, aujourd'hui, en cette étape de mes 92 ans, j'entends annoncer pour moi l'heure du closing», confie Trudel. «Puis, ajoute-t-il modestement, mes fidèles lecteurs sont peut-être à bout de patience; toujours ce même passé ressassé à toutes les pages, ce même ton de professeur d'un livre à l'autre, cette voix qu'on entend depuis une soixantaine d'années!» Là-dessus, toutefois, il se trompe: du passé réinterprété, plus que ressassé, par un tel savant conteur, on en prendrait encore et encore!

Il y a, chez Trudel, un art délicat de la provocation dont les vrais passionnés d'histoire ne

sauraient se lasser. Dans ce tome 4, par exemple, il revient sur le mystère qui entoure la figure de Champlain pour ressusciter quelques polémiques. Les objectifs de l'explorateur, suggère-t-il, sont moins missionnaires et agricoles que commerciaux. «Champlain n'est pas venu pour cultiver des carottes dont la France, à l'agriculture très riche, n'a pas besoin», lance Trudel. «Ce qu'on cherche, en Amérique, ce sont des ressources en mines, en fourrures, en pêcheries, et une voie maritime directe pour commercer avec l'Asie.» Si l'historien insiste pour ne reconnaître Champlain que comme le cofondateur de Québec, avec Dugua de Mons, il compense cette relative destitution en lui offrant le titre de fondateur de Trois-Rivières, retirant du même coup ce statut à Lavolette, dont «on ne connaît ni l'origine, ni le prénom, ni la fonction qu'il occupait à Québec». En cette année du 375^e anniversaire de Trois-Rivières, on imagine facilement le potentiel polémique d'une telle révision, et c'est pour ça qu'on aime Marcel Trudel.

On l'aime aussi pour l'originalité de ses sujets. Dans un chapitre intitulé «La politesse des Québécois sous l'œil de l'étranger», il collige les propos de certains de nos célèbres visiteurs sur cet aspect sensible. Le Canada français a-t-il vraiment incarné, comme l'affirmait l'historien français Claude de Bonnault en 1950, «une civilisation exquise, raffinée, d'une délicatesse frémissante»? Trudel nous invite à plus de retenue. «Ne perdons pas la tête», réplique-t-il, «ni Québec ni Montréal n'étaient Versailles.» Il n'empêche que le souci de la bienséance y était, semblait-il, répandu. En 1753, le haut fonctionnaire Bacqueville de la Potherie écrit que les Canadiennes «sont de vraies femmes du



SOURCE HURTUBISE

Dans son dernier ouvrage, Marcel Trudel n'hésite pas à faire des incursions dans son histoire intime pour illustrer les mentalités d'hier.

monde». Le naturaliste scandinave Pehr Kalm, venu faire son tour en 1749, réserve un compliment encore plus délectable à nos ancêtres: «Entre l'extrême politesse dont j'ai bénéficié ici et celle des provinces anglaises, il y a toute la différence qui sépare le ciel de la terre, le blanc du noir, et cela en tous domaines.» Il qualifiera toutefois l'évêque Pontbriand de «grossier paysan sans savoir-vivre» et déplorera la tendance des femmes du pays à se moquer des accents étrangers.

L'École de Québec

On ne peut, enfin, parler de Marcel Trudel en passant sous silence son appartenance à ce qu'on a appelé l'École historique

de Québec et sa perspective très critique à l'égard d'une lecture nationaliste de notre histoire. Dans ce tome 4, par exemple, l'historien revient sur la période de l'union des deux Canadas (1841-1867) pour en conclure qu'elle fut, somme toute, à l'avantage du Québec.

Trudel ne nie pas les visées assimilatrices qui ont mené à cette fusion, mais il récuse l'interprétation qui en fait une période sombre pour les Québécois. Cette époque, rappelle-t-il, est celle du retour du français comme langue officielle à égalité avec l'anglais, de la mise en place du système municipal, de la responsabilité ministérielle, de l'autonomisation de l'Église,

de l'abolition de l'inique régime seigneurial, d'un important essor économique, du développement de l'instruction à tous les niveaux et de la naissance d'une vraie littérature canadienne-française.

Trudel laisse donc entendre, au fond, que le régime anglais n'a pas nui au développement démocratique du Québec français. Il a, bien sûr, beau jeu, puisque sa logique oppose la modernité anglaise à l'ancien régime français. Or, lui rétorquent ses opposants, si la Conquête n'avait pas eu lieu, les Québécois auraient bénéficié de la modernité française en termes d'avancées démocratiques et, surtout, d'une véritable autonomie nationale dont ils ont été privés. En ce sens, affirmer que la magnanimité anglaise nous a été profitable relève du leurre idéologique. Trudel a raison: ça a été pas pire. Mais il a aussi tort: ça aurait pu être mieux. Tout l'enjeu de notre question nationale est là.

Orphelin de mère littéralement mis à l'encan familial, en 1922, alors qu'il n'avait que 5 ans, Marcel Trudel a su, un peu comme le Québec, faire contre mauvaise fortune bon cœur. Ad-

mirable d'audace et de clarté, son œuvre, même quand elle choque, brille de la beauté du nécessaire.

louisco@sympatico.ca

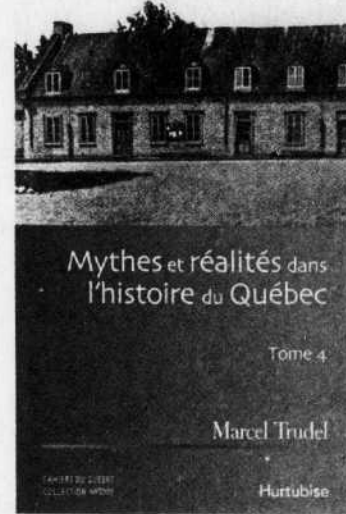
MYTHES ET RÉALITÉS DANS L'HISTOIRE DU QUÉBEC

TOME 4

Marcel Trudel

Hurtubise

Montréal, 2009, 192 pages



Caroline MONTPETIT L'Enfant

Un recueil qui nous fait beaucoup voyager. Un livre essentiel, indispensable.

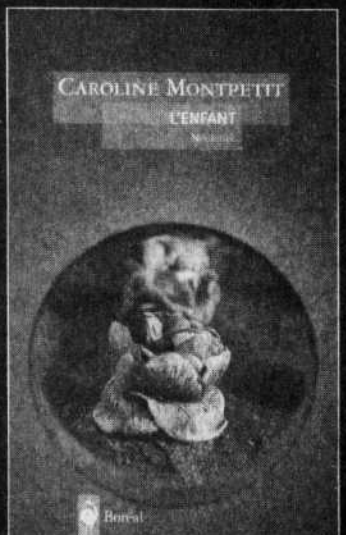
Lorraine Pintal, Radio-Canada

Justesse de ton, sens du détail. Et art consommé de la chute.

Anne Normand La Voix de l'Est

Un livre très riche, très prenant, qui nous touche là, au cœur... et au ventre.

Danielle Laurin Le Devoir



Nouvelles
136 pages • 17,95 \$

Contre l'économisme

Qu'est-ce que l'économisme? Ce serait, selon le juriste et philosophe André Lacroix, une nouvelle utopie qui, sur fond de mondialisation et d'individualisme engendrant l'effacement du lien social, reposerait sur «l'idée que l'économie contiendrait les bases sur lesquelles il nous faut reconstruire notre conception de la vie en société». Privés d'une morale et d'un projet social partagés, nous serions désormais convaincus, et en cela gagnés à l'économisme, qu'«il est normal de s'en remettre à la simple faisabilité de nos choix dans un contexte de rareté des ressources» comme critère de l'action.

Ouvrage savant de philoso-

phie politique, économique et juridique, *Critique de la raison économiste* (Liber, 2009), sous-titré *L'économie n'est pas une science morale*, récuse les fondements épistémologiques de ce discours. Lacroix est catégorique: «L'économie est une science dont le pouvoir explicatif permet de comprendre nos sociétés, mais l'économisme qui en est dérivé est une forme de scientisme sur laquelle nos gouvernements et les décideurs dans leur ensemble ne sauraient légitimement s'appuyer pour gouverner nos communautés.»

Le philosophe, très au fait des débats passés et actuels en la matière, propose donc plutôt «un recentrage du discours so-

cial autour d'une véritable réflexion éthique» qui intégrerait des considérations économiques sans s'y réduire. L'approche coopérative, en ce sens, lui sert de modèle.

Le Devoir

CRITIQUE DE LA RAISON ÉCONOMISTE

L'ÉCONOMIE N'EST PAS

UNE SCIENCE MORALE

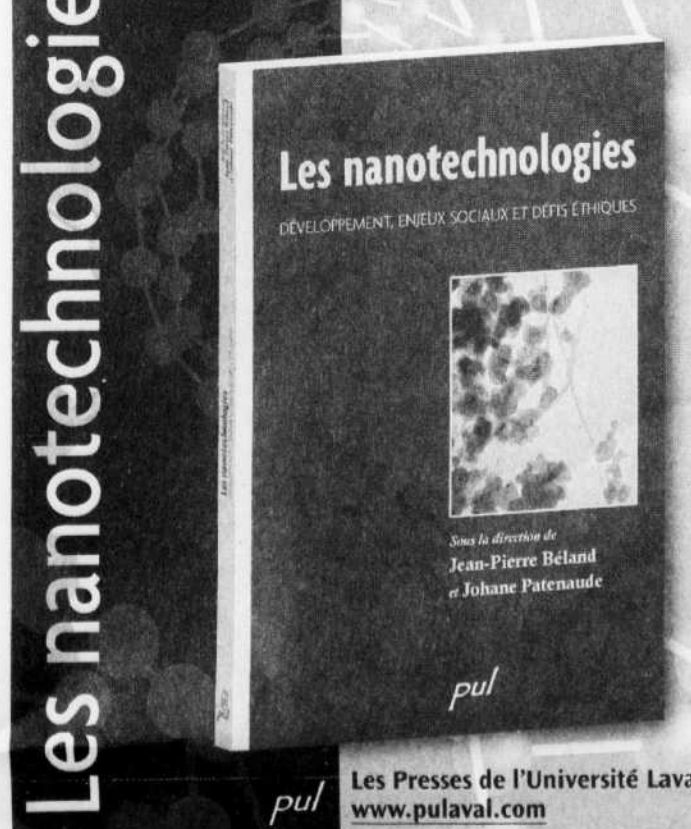
André Lacroix

Liber

Montréal, 2009, 184 pages

DÉVELOPPEMENT, ENJEUX SOCIAUX ET DÉFIS ÉTHIQUES

Sous la direction de Jean-Pierre BÉLAND et Johanne PATENAUDE



Félicitations à Catherine Lalonde

L'AURÉATE DU PRIX ÉMILE-NELLIGAN

Photo: Véro Boncompagni

Catherine Lalonde
Corps étranger

«Le précédent recueil de Catherine Lalonde, *Cassandra*, m'avait convaincu de sa pertinence et de la force de sa voix; elle nous offre maintenant son *Corps étranger* en pâture et en colère et en misère et en révolte. Le souffle est fort, morcelé, hachuré comme un souffle percutant les distances qui s'établissent entre elle et elle-même, entre elle et l'amant disparu, entre elle et son enfance.»
Hugues Corriveau, Le Devoir

QUÉBEC AMÉRIQUE
www.quebec-amerique.com